

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 12.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 18 MARS 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LA SESSION

La Chambre a doublé, la semaine dernière, le cap du Budget. Sir Leonard Tilley a fait son exposé financier pendant la séance de mardi. Le discours du ministre dura trois heures, la réplique de sir Richard Cartwright dura trois heures aussi, et la riposte de sir Charles Tupper deux heures, ce qui conduisit la Chambre à une heure du matin, mercredi.

Nos lecteurs, qui ne s'attendent pas à trouver des primeurs dans un journal hebdomadaire, connaissent déjà sans doute tout ce qui concerne cette journée parlementaire par la presse quotidienne qui les a renseignés à ce sujet. Suspendu entre deux budgets, l'un passé, celui de 1878-79, et l'autre futur, celui de 1880-81, le ministre des finances nous a appris qu'il y avait eu dans le premier un déficit de près de deux millions et nous a prédit en même temps qu'il y aurait un surplus d'un demi-million dans le dernier. Quant à l'exercice courant, qui intéresse surtout, parce qu'il a vu l'inauguration du nouveau régime, il est impossible d'en rien dire de précis, naturellement, puisque nous ne sommes qu'aux deux tiers de l'année. Ce sera pour la session prochaine. Néanmoins, on en sait assez pour croire que les prévisions du gouvernement, au sujet du nouveau tarif, seront confirmées par les faits. Bien plus, le ministre a expliqué que, sans la protection, le déficit de 1878-79 aurait été de trois ou quatre millions, au lieu de deux; la simple annonce du changement a fait rentrer dans le trésor, pendant les derniers mois de cet exercice, des sommes énormes, qui n'y seraient pas venues sans cela. Pour ce qui est de l'effet de la politique nouvelle sur nos relations commerciales, il est tout à l'avantage de l'Angleterre, d'où nous avons importé plus que par le passé, en dépit de l'élévation des droits, et au désavantage des États-Unis,

où nous avons acheté beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Les importations ont notablement diminué, sur l'ensemble, et les industries locales ont repris vigueur. La politique nationale a donc atteint son but pleinement, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sir Richard Cartwright, cependant, n'est pas de cet avis, et il l'a bien fait voir, en battant en brèche trois heures durant l'édifice élevé par sir L. Tilley. Fort heureusement, sir Charles Tupper étant venu à la rescousse de son collègue des finances, a promptement effacé les dégâts causés par le bouillant adversaire des théories protectionniste. La joute offrait de l'attrait. Elle se prolongea fort avant dans la nuit, et eut lieu en présence d'une galerie nombreuse et choisie. Il s'agissait du grand acte, du grand spectacle de la session.

Le lendemain de ce beau jour, les choses reprenaient leur cours ordinaire, qui est fort monotone depuis quelques semaines, c'est-à-dire depuis le commencement de la session ou à peu près. Cette monotonie fait le désespoir des amateurs de spectacle. Mais comment veut-on qu'il en soit autrement dans les circonstances, lorsque la politique chôme, et avec une majorité aussi forte? La Chambre paraît endormie. Elle a passé subitement de l'entrain des premiers jours à des allures d'indolence voulue.

La faute de cette somnolence revient un peu au parti ministériel, qui n'a pas donné. La droite n'a pas répondu aux appels enflammés de la gauche, qui sont tombés à plat. Le fait est que les motifs de s'exciter font entièrement défaut. La situation manque de piquant, de vif. L'avant dernière semaine a été nulle. Les cinq jours ont été pris par les incidents *ex-abrupti*. La Chambre allait ballotée au hasard des digressions que faisaient naître les interpellations ou les avis de motions, de peu d'importance.

Ce temps de calme a permis à M. Girouard de faire ressortir son bill, qui eût autrement couru le risque de jouer un rôle secondaire, et qui doit à cet isolement d'avoir dominé toute la semaine parlementaire. Le député de Jacques-Cartier a d'ailleurs fort bien conduit sa barque. Par sa tenace calculée, son air moléré et plein de bon-sens, le tout aidé d'un concours de circonstances heureuses, ce bill fortuné a pu faire son chemin sans encombre et arriver à un succès que l'auteur n'aurait jamais espéré. Enfin, c'est fait. Les mariages de beaux-frères et belles-sœurs, dans les cas permis par la loi ecclésiastique, auront les effets civils. La proposition de deuxième lecture a été votée par une majorité de sept-huitièmes, le 5, et le projet de loi sera définitivement adopté ces jours-ci. Cette première épreuve ayant réussi, il est probable que, comme l'a suggéré si à propos le *Journal des Trois-Rivières*, on complètera l'œuvre commencée, en étendant, à la prochaine session, le privilège aux neveux et tantes, oncles et nièces, mineurs, et autres personnes que l'État décrète présentement d'incapacité bien que l'Église les unisse occasionnellement. On arrivera ainsi à mettre les deux lois d'accord. L'attitude de la Chambre, sur le bill de M. Girouard, indique un sentiment de déférence très louable pour l'Église, et une bonne volonté manifeste de la part de la Chambre.

On se sent en pays chrétien, et cela fait

plaisir. Il n'est pas jusqu'à l'exhibition de bibles et au déluge de citations bibliques faites par les députés qui ne fussent de nature à réjouir le cœur. Nous sommes loin de ces pays et de ces Assemblées où l'on ne peut parler de religion sans provoquer l'insulte et l'outrage de la part des ennemis de l'Église.

Le bill abolissant la loi de faillite, adoptée par la Chambre le 6 mars, a été accepté aussi par le Sénat, jeudi, le 11. La majorité hostile de quatre voix, qui avait contrecarré le vote des Communes et maintenu la loi à la dernière session, s'est trouvée transformée cette fois en une minorité de trente voix à la Chambre haute. La loi de faillite est ainsi bien enterrée.

La discussion générale sur le budget, commencée vendredi dernier, se poursuivra cette semaine. Elle ne paraît pas devoir être animée, ni longue. Pour ce qui est du côté politique, le principe même de la protection n'est plus en jeu, et les modifications proposées au tarif ont peu d'importance.

A. GÉLINAS.

ÇA ET LÀ

L'hon. M. Holton est mort subitement au Russell House, Ottawa, dimanche matin. Le pays perd l'un de ses hommes politiques les plus remarquables et les plus estimés, l'un de ses meilleurs citoyens. Conservateurs et libéraux rendent hommage à son talent et à son caractère.

Presque toutes les petites provinces composant la Confédération, demandent des *better terms*. Pendant que notre population émigre, afin de trouver les moyens de vivre, on ne parle que de nous faire voter des millions pour ouvrir et peupler de nouveaux territoires, pour enrichir les générations futures.

La première exposition de l'Académie des arts à Ottawa a eu beaucoup de succès. Les tableaux de quelques-uns de nos artistes y ont été fort remarqués. M. Napoléon Bourassa qui est un des principaux officiers de cette association, a prononcé un charmant discours que nous regrettons de ne pouvoir publier aujourd'hui.

Le fameux article 7 a été rejeté par le Sénat français au grand désappointement de Jules Ferry et des républicains avancés. Ferry sera probablement obligé de se retirer du ministère et l'on considère que le vote du sénat est un échec sérieux pour Gambetta. Les républicains avancés reprochent en termes amers au sénat l'attitude qu'il vient de montrer et menacent de lui faire la guerre s'il ne revient pas à de meilleurs sentiments. Ils parlent dans leur colère de remettre en vigueur toutes les lois existant contre les Jésuites.

La *Gazette* de Montréal, parlant de la lettre de M. Barker, dit que son projet d'union commerciale entre les États-Unis et le Canada n'est ni plus ni moins que l'annexion déguisée et qu'il ne peut en être question aussi longtemps que le Canada voudra rester attaché à l'Angleterre.

Il nous semble que la *Gazette* ferait mieux d'établir que ce projet est bon ou mauvais. Pourquoi ne pas traiter cette question comme on a traité celle de la protection au point de vue de l'intérêt canadien? Personne ne désire l'annexion, mais tout le monde doit vouloir la prospérité du pays. Il y a des questions auxquelles on donne l'attrait du fruit défendu en refusant d'y toucher.

La déclaration du gouvernement anglais annonçant la prochaine dissolution du parlement a causé une surprise générale. Lord Beaconsfield a aussitôt lancé un manifeste sous la forme d'une lettre au duc de Marlborough. Le premier ministre parle d'abord contre l'agitation irlandaise qui, dit-il, met en péril l'intégrité de l'empire et aborde ensuite la politique étrangère. La lettre se termine ainsi : "La puissance de l'Angleterre et la paix de l'Europe dépendront en grande partie du verdict du pays. Le doute, inséparable d'une élection populaire, arrête l'influence du pays, et c'est la raison principale qui nous pousse à ne pas différer davantage un appel à la voix nationale."

Le président des États-Unis réclame, dans un message qu'il a adressé au sénat, le droit de contrôle et de surveillance sur le canal de l'isthme de Panama. Il dit que les États-Unis doivent nécessairement se mettre en état de faire prévaloir leur autorité sur une œuvre destinée à modifier considérablement les relations géographiques entre eux et le reste du monde et à affecter les intérêts américains.

M. Grant sera-t-il ou non président? Voilà une question qui occupe tous les esprits. Les républicains eux-mêmes sont divisés aux États-Unis et admettent que nommer Grant une troisième fois président serait une dérogation dangereuse aux traditions républicaines et un achèvement vers une présidence à vie. La convention républicaine choisira entre Grant et Blaine.

L'élection de l'hon. M. Langelier a été déclarée valide. Comme les conservateurs espéraient qu'elle serait annulée, ils sont de mauvaise humeur et s'en prennent aux juges. Les libéraux jubilent; ce succès suivant de près leur victoire à Rimouski, leur donne un peu de courage. Ils comptent sur Chicoutimi où leur candidat, M. Gagné, a, dit-on, grande chance d'être élu, et disent que M. Turcotte donnera sa démission comme orateur, s'il le faut, afin de donner une voix de plus à l'opposition dans la Chambre et d'en ôter une au gouvernement. On ajoute que M. Chapleau ayant tenté inutilement d'opérer une fusion avec le parti libéral en s'adressant à MM. Langelier et Mercier, aurait pris la résolution de demander une dissolution de la Chambre et de faire des élections générales afin d'avoir la majorité dont il a besoin pour faire accepter les mesures que requiert la situation financière de la province de Québec.

Nous disions avant l'avènement du ministère Chapleau que ni l'un ni l'autre des deux partis n'était assez fort à Québec pour imposer au peuple la taxe directe. C'est évidemment parce que M. Chapleau a cette opinion qu'il a voulu compléter et perfectionner la fusion qu'il a commencé

en s'adressant à des hommes capables d'entraîner la masse du parti libéral. Mais les négociations et les pourparlers paraissent n'avoir eu aucun résultat jusqu'à présent. Les libéraux ardents disent qu'une fusion n'aurait d'autre effet que de sauver le parti conservateur à Québec et de tuer le parti libéral à Ottawa. Les libéraux modérés croyant que des élections décimeraient leur parti, seraient en faveur d'une fusion faite honorablement dans un but patriotique et avec un programme bien défini. Ils sont d'opinion qu'un grand intérêt national ou politique peut seul faire excuser les coalitions.

* *

Le fameux Parnell est enfin venu à Montréal et il a parlé mardi soir au théâtre royal en présence d'un auditoire peu nombreux, mais enthousiaste. C'est un homme jeune encore, grand, mince et blond, d'une figure agréable et distinguée. Rien dans son extérieur comme dans son langage ne décele l'orgueil, la violence du caractère ou l'exagération de l'esprit. Il n'a rien du démagogue, ce n'est pas même un tribun; c'est un orateur parlementaire à l'esprit élevé, à la parole élégante et classique. Il parle lentement, avec poids et mesure, surveille constamment sa pensée et son langage et s'adresse à la raison plutôt qu'aux passions de son auditoire. Il est digne de la confiance des Irlandais et de l'estime des amis de la justice et de la liberté.

Riche et protestant, on ne peut l'accuser d'être guidé par l'intérêt personnel ou le fanatisme religieux. Non, comme Grattan et plusieurs autres agitateurs irlandais qui étaient eux aussi protestants, il doit être mu par de nobles motifs et veut que justice soit rendue à l'Irlande. Il a dit avec raison, mardi soir, que les Irlandais avaient bien le droit comme les autres nations de chercher à améliorer leur sort et à trouver les moyens de ne pas mourir de faim dans un des pays les plus riches et les plus fertiles du monde. Il a rappelé que partout en Allemagne, en France et au Canada on avait réussi à abolir le système féodal, et il a demandé pourquoi seule l'Irlande ne pourrait s'en débarrasser. Il a dit avec éloquence que la famine n'était pas naturelle en Irlande puisque dans le temps où on y meurt de faim, des navires partent tous les jours, chargés de grains et de farine pour l'Angleterre. Tout pour le propriétaire, pour le grand seigneur qui dépense à Londres et dans les autres grandes capitales de l'Europe le fruit des sueurs et des travaux du pauvre Irlandais.

"Soyez sûrs, a dit M. Parnell en terminant, que ce système odieux touche à sa fin, qu'il n'y aura plus de famines artificielles en Irlande; l'agitation commencée ne s'arrêtera pas avant que le mal qu'elle a pour but de détruire n'ait cessé d'exister."

Inutile de dire qu'on l'a applaudi à tout rompre. Il fallait voir cela: on battait des mains, on frappait des pieds, on criait, il y en avait qui pleuraient, les femmes agitaient leurs mouchoirs; l'enthousiasme ne savait comment se manifester.

On eut la preuve à la fin de la soirée que ces démonstrations étaient sincères. Après l'adoption de plusieurs résolutions et des discours éloquents prononcés par M. M. Curran, Quinn et autres, M. Parnell dit qu'il ne voulait pas partir sans donner aux Irlandais de Montréal l'occasion de prouver, séance tenante, leurs sympathies pour la cause de l'Irlande, en ajoutant quelque chose à ce qu'ils avaient déjà donné.

Une souscription fut organisée sur le champ et on se mit à jeter des cinq, des dix, des vingt et des cinquante piastres aux pieds de M. Parnell. Dans l'espace d'une heure il recueillit mille piastres. Et pourtant la plupart de ceux qui donnaient n'étaient pas riches! Les Irlandais ont bien des défauts, mais avouons qu'ils ont de belles qualités, qu'ils ont de l'intelligence et du cœur.

Dans le cours de l'après-midi, Parnell avait reçu d'Angleterre une dépêche lui annonçant que le parlement anglais était sur le point d'être dissous et lui deman-

dant de partir par le prochain steamer. En effet, le lendemain il partait pour jouer un rôle éclatant dans la grande lutte électorale qui se prépare dans la Grande-Bretagne.

L.-O. DAVID.

LA LANGUE FRANÇAISE ET LES ANGLICISMES

La critique est aisée et l'art est difficile. C'est le cas de le dire.

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt nos écrivains dans la lutte où ils se sont engagés depuis quelque temps. Rien d'édifiant comme leur modestie. S'il arrive à quelqu'un d'entre eux de se déclarer infailible, croyez qu'il n'y a là ni prétention ni amour propre, c'est tout simplement un moyen connu de donner plus d'autorité à sa doctrine.

Cette irruption violente de la petite critique—je veux dire de celle qui porte sur les mots—dans le domaine du journalisme, voire même du simple compte-rendu, n'est pas sans produire d'excellents résultats. Par exemple, le mot *président* à presque définitivement détrôné celui d'*orateur*. Encore une poussée dans cette voie, et, par crainte de heurter quelque expression soupçonnée venir de l'anglais, nous en arriverons à défigurer entièrement le sens de nos institutions. Périsse l'idée, si Bescherelle, écuyer, et monsieur Larousse ne l'autorisent. Quant à moi pour avoir suivi les savants épiluchements de C. T. Patent, de C. C. Rhieux et autres initiés de l'ordre du dictionnaire, je flaire maintenant tout comme un autre un anglicisme à deux pages de distance.

La croisade commencée dans la *Patrie*, poursuivie avec tant d'éclat par l'un des rédacteurs du *Canadien*, et qui menace de s'éterniser dans les colonnes de *L'Opinion Publique*, ne m'a pas seulement instruit dans l'art difficile de mettre à propos écuyer à la place de monsieur et monsieur à la place d'écuyer, j'y ai trouvé matière à d'intimes réflexions sur notre littérature et nos littérateurs.

Quiconque a étudié, sans parti pris, le caractère de notre littérature, a dû se convaincre bien des fois que la connaissance approfondie de la langue française n'est pas ce qui recommande nos hommes de lettres. A peine peut-on hasarder deux ou trois exceptions.

Mais comme il arrive dans toute circonscription électorale où candidats et électeurs sont à peu près d'égale force, chacun de nos littérateurs veut devenir candidat. Quelle qualité faut-il pour cela, construire? Nenni. Détruire. L'on n'a garde de s'attaquer aux réputations solidement établies, il faut pour cela autre chose que du toupet; en revanche l'on se rue sur les articles de journaux. A cette besogne qui n'est guère difficile dans aucun pays, les plus pauvres sires sont généralement les plus âpres à la curée.

M. Tardivel a cru sauver le pays en criant sur les toits: l'anglicisme voilà l'ennemi! M. Tardivel n'a pas même le mérite de l'invention de son cri. Ce cri avait été jeté au Canada à plusieurs reprises par des gosiers plus autorisés que le sien. Il n'aurait pas non plus le mérite de son pamphlet, à en croire un de ses contradicteurs: sa brochure ne serait qu'un plagiat du *Manuel des expressions vicieuses* de M. Fabien Gingras d'Ottawa.

Même en parlant des trouvailles de M. Tardivel, l'on peut donc dire: rien de nouveau sous le soleil!

Au demeurant, à quoi aboutit l'alarme donnée par M. Tardivel? A tromper l'esprit public, à lui donner le change.

Sans doute la plupart de nos littérateurs tombent dans des fautes étranges. Écrivant à la diable, comme font nos journalistes et nos traducteurs de dépêches, ils laissent un certain nombre d'anglicismes se glisser sous leur plume.

Mais est-ce là ce qui pe d notre littérature?

Lisez les revues d'Europe, les premiers-Paris, les chroniques à la mode, les œuvres de Jules Verne et de maint autre écrivain en vogue, vous y trouverez une fourmi-

lière d'idiotismes de tout genre et pris chez tous les peuples, dont rougiraient nos folliculaires canadiens et devant lesquels l'austère M. Tardivel se voilerait la face. Et cependant ces écrivains-là passent pour les meilleures plumes de la France contemporaine. Qu'ont-ils de mieux que la plupart de nos littérateurs canadiens? Le style, messieurs, le style.

La grammaire, la syntaxe, l'emploi discret de la période, le génie de la langue, enfin, voilà ce qui fera l'éternel désespoir de nos épilucheurs de mots.

Au lieu de se ruer uniquement sur les expressions entachées d'anglicisme, il vaudrait mieux, je crois, s'occuper un peu plus de syntaxe.

L'un des correspondants de la *Patrie*, dans un mouvement de passion politique—*facit indignatio versum*—a mieux fait. Il a attaqué la phrase. C'est là qu'il faut chercher la racine du mal. Tant que nous ne connaissons pas l'emploi du *que* relatif, la place que doit occuper une incidente, tant que nous ne saurons pas ciseler une phrase et lui donner cette coupe, cette forme française que nous admirons chez les maîtres, à quoi nous sert d'être farcis de terminologie? Apprenons d'abord notre langue, et nous deviendrons *terminologues* par surcroît.

Au reste, parce qu'il a pris fantaisie aux Parisiens d'adopter le mot anglais *skating rink*, je ne vois pas en quoi nous sommes si blâmables de dire rond à patiner; un char-dortoir me plaît tout autant qu'un *wagon-dortoir*, et *tramway*, pour avoir vu le jour à Paris, ne fera jamais fortune chez les amateurs d'euphonie.

Vous voyez que les Français, chez eux, ne se gênent guère pour emprunter à l'étranger les mots qui leur manquent, et souvent ceux qui ne leur manquent pas. S'il faut être serviles imitateurs des Parisiens, soyons-le jusqu'au bout; et puisqu'ils empruntent sans nécessité, osons emprunter, nous, lorsqu'il y a urgence.

Nous avons un *fonds consolidé* qui nous est propre. Qu'est-il nécessaire de se casser la tête pour y substituer un fonds général, ou tout autre fonds?...

Lorsque l'on ne reprochera à nos hommes de lettres que l'emploi de certains idiotismes propres à nos institutions locales, et qu'on trouvera chez eux un style élégant, harmonieux, une phrase correcte, selon le génie de la langue, nous ne serons pas éloignés d'avoir une littérature à nous; et les Parisiens, tout les premiers, viendront nous emprunter nos néologismes.

PASCAL POIRIER.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 11 mars 1880.

Qui eût dit, il y a un siècle, que l'Isthme de Panama tiendrait une place aussi considérable dans les préoccupations politiques et commerciales de ce continent?

Pendant que le Canada et la Nouvelle-Angleterre se couvraient de villes opulentes, cet espace, étranglé entre deux océans, était à peine indiqué sur la carte, et, si on le connaissait, ce n'était que par le bouleversement de son sol et l'insalubrité de son climat. Aujourd'hui, tout est changé, la moins intéressante des républiques attire les regards des nations; on s'intéresse à ses habitants; on arpente ses déserts; on cube ses rochers; on sonde ses rivières.

M. de Lesseps a donné la vie à cette nature inerte: où il ne mugissait qu'un torrent, lui, il fera passer le commerce des cinq parties du monde.

Grâce à lui, ce pays presque inculte, abandonné aux crocodiles, va devenir le noyau d'une vaste agglomération humaine, les Cordilières s'abaisseront, le Chayres lui-même, si tortueux, deviendra doux comme un lac suisse, et les tremblements de terre—s'ils tremblent encore—ne frémiront que devant l'audace de M. de Lesseps.

* *

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, dit le vieux proverbe; ayant beaucoup vu le grand pourfendeur d'isthmes et

presque vécu dans son intimité pendant plusieurs jours, j'ai senti mes facultés changer de direction; peu à peu ma plume s'est transformée en compas; au lieu d'aligner des périodes fleuries, je me suis surpris à entasser des chiffres à me déchirer le front avec des angles, des courbes, des diamètres, des cylindres... Enfin, après plusieurs jours de laborieuses recherches, mon cerveau surmené, halluciné, a enfanté—vous ne le devinez jamais—un tunnel!

* *

Je me disais: Longueuil est dans la tristesse, donnons lui une joie durable. Ce chemin de fer sur la glace n'est pas éternel; la débâcle va venir, trouvons un moyen d'unir à jamais Hochelaga et Longueuil, et le pays un jour me dressera une statue. Ferons-nous un pont? non! il coûterait trop cher, la navigation s'en plaindrait, et un beau jour la glace l'emporterait. Comment établir un moyen de communication permanent entre les deux rives du Saint-Laurent? Faisons un tunnel, me suis-je dit, et j'en ai fait le plan.

Ce n'est pas plus difficile que ça.

* *

TUNNEL SOUS PLURIAL ENTRE HOCHELAGA ET LONGUEUIL

Mon tunnel aura 6,000 pieds de long, décrira une courbe sous le lit du fleuve, et émergera du sol à environ 1,000 pieds de chacun des côtés de la rive. Il aura la forme d'un cylindre creux, sera construit en briques et ciment avec un diamètre de 15 pieds.

Ce long tube pourra donner passage à tous les véhicules possible, depuis la locomotive jusqu'à la voiture de foin; à toutes les espèces d'animaux, depuis le bœuf jusqu'à l'éléphant; enfin à tous les hommes, depuis l'habitant de Longueuil jusqu'au marquis de Lorne.

Les chiffres que je vais donner ne sont pas absolument définitifs; j'appelle même sur eux le jugement des hommes compétents. J'ai pensé que seulement pour la maçonnerie du tunnel qui, d'après mon plan, mesurera une superficie de 276,000 pieds, il ne serait pas trop d'y consacrer \$200,000.

La dépense la plus forte de l'œuvre principale sera le déplacement de près d'un million et demi de pieds cubes de terre! pour ce travail prodigieux, je pense que \$600,000 seraient suffisants.

En ajoutant \$100,000 pour le matériel du chemin de fer, et une autre pareille somme pour achat de terrains et constructions complémentaires, on arriverait ainsi au chiffre rond d'un million de piastres.

La somme est jolie, je l'avoue, mais aussi quel beau tunnel! quel admirable chemin de fer souterrain entre Hochelaga et Longueuil! Les Anglais de Toronto en creveraient de dépit! Montréal, et ceux qui y mettraient leur argent, en tireraient un profit colossal. Pour payer l'intérêt d'un million de piastres, et aussi les employés grands et petits de cette nouvelle administration, une recette annuelle de \$60,000 serait plus que suffisante.

Ce chiffre sera dépassé, j'en suis sûr; car cette nouvelle voie de communication développerait un commerce immense entre les deux rives du Saint-Laurent.

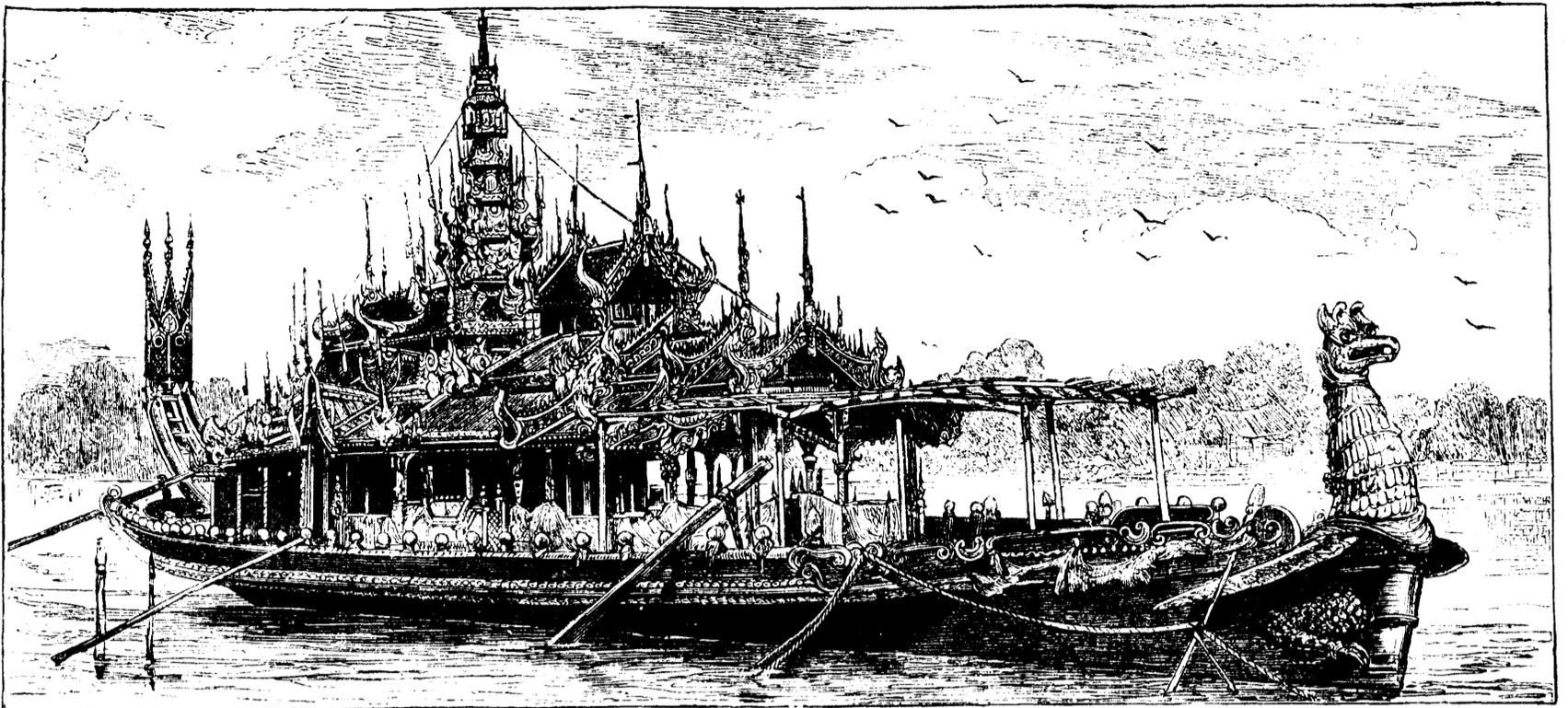
Je termine cet exposé en invitant les géomètres, les économistes et les capitalistes du Canada à étudier sérieusement cette question que je n'ai fait qu'indiquer.

Audaces fortuna juvat.

* *

Le message du président des États-Unis vient de paraître. Il ne fait qu'affirmer la doctrine Monroe. M. de Lesseps conserve sa liberté d'action; il vient d'exposer encore une fois le plan de son canal et ses moyens d'exécution. Il aura 45 milles de long, 50 verges de large, et coûtera \$168 millions. Il espère avoir terminé son œuvre dans six ans.

ANTHONY RALPH.



LA BERGE DE GALA DU ROI DE BURMAH



ENTRÉE DE JÉSUS-CHRIST À JÉRUSALEM

ÉCHOS

Le *Courrier des Etats-Unis* fait invinciblement tous ses premiers-New-York, depuis deux ou trois mois, sur le canal de Panama, ou, comme dirait M. Bibean, sur les progrès et vicissitudes de l'entreprise de M. de Lesseps. Le titre seul varie un peu ; c'est tantôt "Le canal de Panama," ou "Le Canal" tout court, ou "Le Canal et le Congrès." L'article est toujours le même. Notre confrère a peut-être résolu de s'alimenter à cette source jusqu'à ce que le percement de l'isthme soit achevé, ce qui sera dans vingt ans. En ce cas, il ferait bien de prévenir son public, qui commence déjà à trouver ce refrain quelque peu monotone.

* *

Nous lisons dans la *Patrie* de samedi :

M. A. Gélinas vient de publier, dans *L'Opinion Publique*, un nouvel article sur la langue. J'aime à reconnaître chez lui, du goût, du savoir et de la bonne volonté. Mais comment se fait-il qu'il intitule son article : *La langue française en Canada ? Est-ce inadvertance ? Est-ce entêtement ? A-t-il ses raisons ? S'il en a, il serait bien aimable de nous les donner.*

Notre confrère est bien bon.

En réponse à sa question, nous pouvions lui dire que, si nous avons écrit : "La langue française en Canada," ce n'est pas par inadvertance.

Quelle raison avions-nous pour écrire ainsi ? La raison bien simple que nous n'en connaissons aucune qui nous obligeât à écrire autrement.

Si notre confrère a pour écrire "au Canada" quelque raison autre que le désir d'innover, de substituer une expression nouvelle à celle qui a toujours eu cours dans le passé et dès les premiers temps de la colonie, il nous obligerait en nous faisant connaître cette raison.

* *

La législature d'Ontario s'est beaucoup émue, il y a quelque temps, à propos d'un certain item du budget des dépenses qui avait trait au coût d'une excursion de plaisir faite sur les grands lacs par le lieutenant-gouverneur MacDonald en compagnie de quelques amis. Cette promenade avait coûté \$5,000 au trésor, et l'opposition a vivement critiqué cette dépense considérée comme irrégulière. Les lieutenants-gouverneurs sont logés par l'Etat, mais ils n'ont pas droit de faire porter au gouvernement les frais des voyages qu'ils entreprennent dans un but autre que l'intérêt public.

Au reste, ce sont toujours questions délicates à discuter, et les députés, comme les ministres, répugnent à chicauer les notes venant de l'hôtel du gouvernement. Il ne se passe guère de session, cependant, que des murmures ne se fassent entendre quelque part.

Il faut reconnaître aussi que certains de nos gouverneurs y allaient un peu largement, depuis lord Durham jusqu'à lord Dufferin.

Ce dernier, trouvait chaque année le moyen de coûter au trésor fédéral une centaine de mille piastres à part son traitement. Ses six années d'administration nous ont coûté tout près d'un million, ce qui était peut-être au-dessus de nos moyens. Ce serait le lieu de nous demander si nous en avons eu pour notre argent. Lord Dufferin, lui, y a gagné une charge diplomatique.

Ce gouverneur poète avait des goûts d'artiste, goûts dispendieux et peu pratiques en général. Ce fut lui qui eût l'idée de la migration organisée des Islandais vers le Canada, et qui la fit accepter bon gré mal gré par le gouvernement fédéral. Les Islandais sont de pauvres colons qui n'entendent rien à la culture et qui ne nous seront jamais d'aucune utilité. Mais lord Dufferin les avait connus au cours de ses voyages dans les hautes latitudes, il les avait vus à travers ses lunettes de littérateur, et une fois gouverneur du Canada il conçut le plan de les ravir au roi de Danemark pour en faire ses propres sujets. Ce caprice du noble lord nous a coûté une jolie somme, qui n'entre pas en ligne de compte dans le million mentionné plus haut.

A. GÉLINAS.

BIBLIOGRAPHIE

"RÈGLEMENTS DE LA MILICE, 1879"

Au sujet de l'édition française de cet ouvrage qui vient de paraître, nous lisons ce qui suit dans la correspondance du *Journal des Trois-Rivières*, qui est faite par M. Gélion Désilets, chevalier de Pie IX, et, comme on le sait, ancien officier dans l'armée pontificale :

Grâce à l'initiative de l'hon. M. Masson, une nouvelle édition française des règlements de la milice du Canada, vient d'être publiée et distribuée. C'est un fort joli petit volume de 400 pages. Ce qui me fait plaisir, c'est d'y trouver l'expression militaire française, sans alliage de ces affreux barbarismes qui émaillent les traductions libres qu'on a laissées commettre il y a quelques années.

Il était vraiment pénible pour nos officiers de n'avoir d'autre source à puiser le style militaire que ces bouquins rédigés en un jargon incompréhensible. Notre belle langue ne le cède point à l'anglais par la beauté et la propriété des expressions militaires, seulement il faut des connaissances spéciales pour l'appliquer. L'hon. M. Masson a compris la chose, et il a remis la traduction de la théorie anglaise à un homme du métier, M. le colonel Audet, qui, tout en servant d'un langage à la portée de tous, a fait main basse sur les expressions vicieuses, et les a remplacées par le vrai style militaire français. Le genre et la couleur y sont, et ceux qui ont eu l'occasion d'étudier la théorie militaire en France, seront en pays de connaissance en parcourant la traduction de M. Audet. D'un autre côté, nos cadets n'auront plus à rougir de leur langage devant les étrangers du métier.

Nos félicitations à l'hon. M. Masson, nos félicitations aussi à M. le colonel Audet pour son travail distingué et patriotique.

CROISADE CONTRE LES CHINOIS

La croisade contre les Chinois continue toujours à San Francisco. Les ouvriers blancs ont parcouru l'un après l'autre à peu près tous les établissements où l'on en emploie un plus ou moins grand nombre, et, la loi à la main, car ils ont cette fois la loi, la constitution de la Californie pour eux, ils obtiennent généralement des patrons la promesse de renvoyer de leurs ateliers les Chinois qui y travaillent, pour prendre des ouvriers blancs à leur place. Ajoutons que l'administration de San Francisco favorise dans leur entreprise les ouvriers blancs, le maire Kalloch entre autres, qui est, lui spécialement, une créature du parti des travailleurs. Une mesure nouvelle de l'administration vient de jeter dans la jubilation les ouvriers de San Francisco.

On sait que les Chinois ont l'habitude de vivre ensemble par bandes. A San Francisco, où ils sont en nombre considérable, ils se sont naturellement ramassés dans un quartier spécial que l'on appelle la ville chinoise. Là, ils vivent entassés les uns sur les autres, dans un horrible pêle-mêle, au milieu de la saleté, en proie au vice et bien souvent aux maladies les plus dégoûtantes.

Le Bureau de Santé vient d'y faire une inspection. Naturellement, il en a fait un fort triste et trop juste tableau, et il en a conclu que ce quartier était un foyer d'infection et un danger pour la salubrité publique, qu'il fallait le supprimer.

Les ouvriers ont convoqué une *meeting* tout exprès pour remercier le Bureau de Santé des conclusions de son rapport. Il n'est pas probable que l'exécution de cette mesure rencontre aucun obstacle sérieux.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

ÉMIGRATION AUX ÉTATS-UNIS

Il est débarqué à New-York, du 1er janvier au 1er décembre 1879, 127,271 immigrants de toute nationalité, tandis que pendant les douze mois de 1878, ce chiffre avait été de 50,726 seulement. Cette augmentation est due à la fois au retour de la prospérité, à l'abondance des récoltes, à la cherté croissante de la vie en Europe, à la misère qui règne en Irlande et à la facilité relative de trouver du travail aux Etats-Unis.

Un fait à signaler, c'est l'accroissement de l'immigration italienne, qui, dans le seul mois de novembre 1879, a fourni 1,469 individus sur 13,373, soit plus de 10 0/0 sur le nombre total. Le bureau de placement du Castle-Garden, a procuré de l'emploi, pendant les onze premiers mois de l'année dernière, à 15,235 nouveaux débarqués, dont 10,124 hommes et 5,111 femmes.

Sur les premiers, 749 avaient des professions diverses ; les autres étaient des cultivateurs qui ont été envoyés la plupart dans les Etats de l'Ouest et du Nord-Ouest ; un certain nombre se sont vus répartis dans les Etats du centre, tandis que 4 0/0 seulement sont demeurés dans ceux de l'Est, et 1 0/0 ont pris le chemin du Sud.

Il ne faudrait pas conclure de ces chiffres que les Etats du Sud n'offrent aucune chance de succès aux agriculteurs européens, bien au contraire, et des centaines de fermiers anglais se sont expatriés vers la fin de l'année dernière pour le Texas ; mais la plupart de ces immigrants choisissent de préférence la voie la plus directe de la Nouvelle-Orléans. Philadelphie et Baltimore sont également ouverts à l'immigration.

Jusqu'en 1876, les lois new-yorkaises exigeaient de toutes les entreprises de transport maritime un cautionnement de \$300 pour chaque immigrant débarqué dans le port de New-York, à titre de garantie au profit de l'Etat, dans la prévision qu'un certain nombre d'expatriés pourraient devenir une charge publique dans la limite de cinq ans, période pendant laquelle les nouveaux débarqués sont placés sous la tutelle des commissaires de l'immigration.

Ce cautionnement pouvait être échangé contre le paiement d'une prime d'un dollar et demi par tête. Mais, en mars 1876, la cour suprême des Etats-Unis décida que cette servitude était inconstitutionnelle, vu qu'elle portait atteinte à la liberté du commerce, et qu'aucun Etat n'avait individuellement le droit de faire des règlements, droit qui appartient exclusivement au Congrès.

Depuis lors, les entreprises de transports d'émigrants ont cessé de payer la capitation d'un dollar et demi, et les dépenses nécessitées pour prendre soins des étrangers malades ou sans ressources sont tombées à la charge de l'Etat de New-York, qui a payé de ce chef, depuis que la loi a été déclarée inconstitutionnelle, plus d'un million de dollars.

Il y a la une injustice, car les quatre cinquièmes des immigrants qui débarquent à New-York se dirigent vers d'autres régions, et il n'est pas normal qu'un Etat supporte seul le fardeau de l'immigration dont profite le reste de l'Union. Aussi, M. Cox, de New-York, vient-il de présenter à la Chambre des représentants de Washington un projet de loi disposant qu'il soit pourvu désormais à l'assistance des nouveaux débarqués par les soins et aux frais de l'autorité fédérale. Le comité des affaires étrangères a fait, avant l'ajournement du Congrès, un rapport favorable sur ce bill, et cet empressement est d'un bon augure pour la proposition de M. Cox.

Mme PARTINGTON DIT

Ne faites pas usage de ces préparations de charlatans, car ils sont préjudiciables au système humain ; mais mettez votre confiance dans les Amers de Houlblon, lesquels vous guériront de la débilité générale, de la constipation et de toutes les maladies chroniques. Ils ont sauvé Isaac d'une forte attaque de fièvre typhoïde. Ils ont le plus unum des remèdes.

VICTOR HUGO

Hiver comme été, Hugo se lève de bonne heure et pour ainsi dire avec le jour. Dans la belle saison, il est debout à quatre heures. Aussitôt levé, il fait un premier repas, composé invariablement d'œufs et de café. Le café est sa grande passion ; il en prend, non-seulement après chaque repas, mais encore dans le courant de la journée ; puis il se met au travail. De tout temps, même lorsqu'il était beaucoup plus jeune, le travail du matin a été dans les habitudes d'Hugo. En revanche, une fois l'heure du déjeuner venue, il s'interrompt pour ne recommencer que le lendemain.

Le cabinet de travail de Victor Hugo est situé au premier étage du petit hôtel de l'avenue d'Eylau. C'est une grande pièce, meublée, sans ordre, avec de vieilles tapisseries sur les murs, des meubles anciens dans tous les coins, des lustres ici, des tableaux là, et des malles de voyage un peu partout. Ces malles renferment les manuscrits autographes de toutes ses œuvres parues ou à paraître, et qu'un article de son testament légua à la Bibliothèque Nationale après sa mort. Quant aux manuscrits envoyés par lui à l'impression, ils sont généralement recopiés ou par sa vieille amie Mme Drou, ou par son secrétaire particulier M. Gabriel Richard Lesclide.

Hugo écrit toujours sur le même papier — du papier de Hollande grand format, qu'il a fait faire exprès, et dont il possède une provision colossale. — Comme il travaille debout, sur un bureau très élevé, il se livre tout en écrivant à un exercice qui fait partie de son hygiène journalière. Il marche, il va et vient d'un bout de son cabinet à l'autre, s'arrêtant de temps en temps pour avaler quelques gorgées de café noir ou de vin de Bordeaux sucré, mais ne s'asseyant jamais.

Entre midi et midi et demi, il descend déjeuner. A partir de ce moment, la journée de travail de Hugo est finie. Pour rien au monde on ne lui ferait prendre la plume avant le lendemain. Le déjeuner qui réunit toute la famille autour de la table, ne comprend jamais moins de six personnes et se prolonge toujours jusqu'aux environs de deux heures. La table est aujourd'hui un des grands délassements du poète, et il donne le plus de temps possible à ces heures intimes, causant familièrement de toutes choses, et s'amusant en vrai grand-père des réparties ingénues de ses petits-enfants.

Après déjeuner et quand il n'a pas à aller au Sénat, Hugo va se promener à travers Paris, le plus loin possible, prenant un peu au hasard l'omnibus ou le tramway qu'il croise, descendant quand la fantaisie lui en vient, marchant sans but, en flâneur que rien ne presse et que tout intéresse, heureux avec délices d'aspirer librement, comme le premier venu, le grand air de la rue qui est à tous.

Notez que chez lui dans son hôtel de l'avenue d'Eylau, Hugo possède un vaste jardin dans lequel il lui serait loisible de se promener, à l'aise et tranquille ; mais il n'y descend jamais, tant il a horreur des jardins clos et des promenades limitées par un mur.

Découverte d'une audacieuse contrefaçon

On a découvert que des personnes faisant et contrefaisant les Amers de Houlblon, et se servant illégalement du nom "Amers de Houlblon," marque de commerce enregistrée, rendant sujette toute personne faisant ou vendant quoique ce soit portant le nom Amers de Houlblon, ou prétendant que c'est un article semblable, à une amende de \$100 pour chaque vente, quelque petite qu'elle soit. La compagnie manufacturière des Amers de Houlblon, de Rochester, N.-Y., et Toronto, Ont., les seuls propriétaires de cette marque de commerce, poursuivent tous les violateurs de la loi et forcent le paiement de lourdes amendes, mais agissent libéralement envers ceux qui cessent d'enfreindre la loi, et règlent sans procès, et commence à détailler le véritable article, lequel est une médecine précieuse et non un breuvage, comme le sont quelques-unes des contrefaçons. Le véritable article est en vente chez tous les droguistes.

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Souvenir du siège de Paris

Il s'appelait Stenne, le petit Stenne. C'était un enfant de Paris, malingre et pâle, qui pouvait avoir dix ans, peut-être quinze ; avec ces moucheronnets là, on ne sait jamais. Sa mère était morte ; son père, ancien soldat de marine, gardait un *square* dans le quartier du Temple. Les bibies, les bonnes, les vieilles dames à pliants, les mères pauvres, tout le Paris trotte-menu qui vient se mettre à l'abri des voitures dans ces parterres bordés de trottoirs, connaissait le père Stenne et l'adorait. On savait que, sous cette rude moustache, effroi des chiens et des traîneurs de bancs, se cachait un bon sourire attendri, presque maternel, et que, pour voir ce sourire, on n'avait qu'à dire au bonhomme :

— Comment va votre petit garçon ?... Il aimait tant son garçon, le père Stenne ! il était si heureux, le soir, après la classe, quand le petit venait le prendre et qu'ils faisaient tous deux le tour des allées, s'arrêtant à chaque banc pour saluer les habitués, répondre à leurs bonnes manières. Avec le siège, malheureusement, tout changea. Le *square* du père Stenne fut fermé, on y mit du pétrole, et le pauvre homme, obligé à une surveillance incessante, passait sa vie dans les massifs déserts et bouleversés, seul, sans fumer, n'ayant plus son garçon que le soir, bien tard, à la maison. Aussi, il fallait voir sa moustache quand il parlait des Prussiens... Le petit Stenne, lui, ne se plaignait pas trop de cette nouvelle vie.

Un siège ! c'est si amusant pour les gamins. Plus d'école ! plus de mutuelle ! Des vacances tout le temps, et la rue comme un champ de foire... L'enfant restait dehors jusqu'au soir, à courir. Il accompagnait les bataillons du quartier qui allaient au rempart, choisissant de préférence ceux qui avaient une bonne musique ; et là-dessus, petit Stenne était très ferré. Il vous disait fort bien que celle du 96e ne valait pas grand-chose, mais qu'au 55e ils en avaient une excellente. D'autres fois, il regardait les mobiles faire l'exercice ; puis il y avait les queues...

Son panier sous le bras, il se mêlait à ces longues files qui se formaient dans l'ombre des matins d'hiver, sans gaz, à la grille des bouchers, des boulangers. Là, les pieds dans l'eau, on faisait des connaissances, on causait politique, et, comme fils de M. Stenne, chacun lui demandait son avis. Mais le plus amusant de tout, c'étaient encore les parties de bouchon, ce fameux jeu de *galoche* que les mobiles bretons avaient mis à la mode pendant le siège. Quand le petit Stenne n'était pas au rempart ni aux boulangeries, vous étiez sûr de le trouver à la partie de *galoche* de la place du Château-d'Eau. Lui ne jouait pas, bien entendu ; il faut trop d'argent. Il se contentait de regarder les joueurs avec des yeux !

Un surtout, un grand en cote bleue, qui ne mettait que des pièces de cent sous, excitait son admiration. Quand il courait, celui-là, on entendait les écus sonner au fond de sa cote...

Un jour, en ramassant une pièce qui avait roulé jusque sous les pieds du petit Stenne, le grand lui dit à voix basse :

— Ça te fait loucher, hein ?... Eh bien, si tu veux, je te dirai où on en trouve. La partie finie, il l'emmena dans un coin de la pièce et lui proposa de venir avec lui vendre des journaux aux Prussiens, on avait 30 francs par voyage. D'abord Stenne refusa, très indigné ; et du coup il resta trois jours sans retourner à la partie. Trois jours terribles. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. La nuit, il voyait des tas de *galoches* dressées au pied de son lit, et des pièces de cent sous qui filaient à plat, toutes luisantes. La tentation était trop forte. Le quatrième jour, il retourna au Château-d'Eau, revit le grand, se laissa séduire...

Il partirent par un matin de neige, un sac de toile sur l'épaule, des journaux cachés sous leurs blouses. Quand ils arri-

vèrent à la porte de Flandres, il faisait à peine jour. Le grand prit Stenne par la main, et, s'approchant du factionnaire — un brave sédentaire qui avait le nez rouge et l'air bon — il lui dit d'une voix de pauvre :

— Laissez-nous passer, mon bon monsieur... Notre mère est malade, papa est mort. Nous allons voir avec mon petit frère à ramasser des pommes de terre dans le champ.

Il pleurait. Stenne, tout honteux, baisait la tête. Le factionnaire les regarda un moment, jeta un coup d'œil sur la route déserte et blanche.

— Passez vite, leur dit-il en s'écartant. Et les voilà sur le chemin d'Aubervilliers. C'est le grand qui riait !

Confusément, comme dans un rêve, le petit Stenne voyait des usines transformées en casernes, des barricades désertes, garnies de chiffons mouillés, de longues cheminées qui trouaient le brouillard et montaient dans le ciel, vides, ébréchées. De loin en loin, une sentinelle, des officiers encapuchonnés qui regardaient là-bas avec des lorgnettes, et de petites tentes trempées de neige fondue avec des feux qui mouraient. Le grand connaissait les chemins, prenait à travers champ pour éviter les postes. Pourtant ils arrivèrent, sans pouvoir y échapper, à une grande garde de francs-tireurs. Les francs-tireurs étaient là avec leurs petits cabans, accroupis au fond d'une fosse pleine d'eau, tout le long du chemin de fer de Soissons. Cette fois, le grand eut beau recommencer son histoire, on ne voulut pas les laisser passer. Alors, pendant qu'il se lamentait, de la maison du garde-barrière sortit sur la voie un vieux sergent, tout blanc, tout ridé, qui ressemblait au père Stenne :

— Allons ! mioches, ne pleurons plus ! dit-il aux enfants, on vous y laissera aller à vos pommes de terre ; mais, avant, entrez vous chauffer un peu... Il a l'air gelé, ce gamin-là !

Hélas ! Ce n'était pas de froid qu'il tremblait le petit Stenne, c'était de peur, c'était de honte... Dans le poste, ils trouvèrent quelques soldats blottis autour d'un feu maigre, à la flamme duquel ils faisaient dégeler du biscuit au bout de leurs baïonnettes. On se serra pour faire place aux enfants. On leur donna la goutte, un peu de café. Pendant qu'ils buvaient, un officier vint sur la porte, appela le sergent, lui parla tout bas et s'en alla bien vite.

— Garçons ! dit le sergent en rentrant radieux... *y aura du tabac* cette nuit... On a surpris le mot des Prussiens... Je crois que cette fois nous allons le leur reprendre, ce sacré Bourget !

Il y eut une explosion de bravos et de rires. On dansait, on chantait, on astiquait les sabres-baïonnettes, et, profitant de ce tumulte, les enfants disparurent.

Passé la tranchée, il n'y avait plus que la plaine, et au fond un long mur blanc troué de meurtrières. C'est vers ce mur qu'ils se dirigèrent, s'arrêtant à chaque pas pour faire semblant de ramasser des pommes de terre.

— Rentrons... N'y allons pas, disait tout le temps le petit Stenne.

L'autre levait les épaules et avançait toujours. Soudain, ils entendirent le tricot d'un fusil qu'on armait.

— Couche-toi ! fit le grand en se jetant par terre.

Une fois couché, il siffla. Un autre siffler répondit sur la neige. Ils s'avancèrent en rampant... Devant le mur, au ras du sol, parurent deux moustaches jaunes sous un bétet crasseux. Le grand sauta dans la tranchée à côté du Prussien :

— C'est mon frère, dit-en montrant son compagnon.

Il était si petit ce Stenne, qu'en le voyant le Prussien se mit à rire et fut obligé de le prendre dans ses bras pour le hisser jusqu'à la brèche.

De l'autre côté du mur, c'étaient de grands remblais de terres, des arbres couchés, des trous noirs dans la neige, et dans chaque trou le même bétet crasseux, les mêmes moustaches jaunes qui riaient en voyant passer les enfants.

Dans un coin, une maison de jardinier casematée de troncs d'arbres. Le bas était

plein de soldats qui jouaient aux cartes, faisaient la soupe sur un grand feu clair. Cela sentait bon, les choux, le lard ; quelle différence avec le bivouac des francs-tireurs ! En haut, les officiers. On les entendait jouer du piano, déboucher du vin de Champagne. Quand les Parisiens entrèrent, un hurrah de joie les accueillit. Ils donnèrent leurs journaux ; puis on leur versa à boire et on les fit causer. Tous ces officiers avaient l'air fier et méchant ; mais le grand les amusait avec sa verve faubourienne, son vocabulaire de voyou. Ils riaient, répétaient ses mots après lui, se roulaient avec délices dans cette boue de Paris qu'on leur apportait.

Le petit Stenne aurait bien voulu parler, lui aussi, prouver qu'il n'était pas une bête ; mais quelque chose le gênait. En face de lui se tenait à part un Prussien plus âgé, plus sérieux que les autres, qui lisait, ou plutôt faisait semblant, car ses yeux ne le quittaient pas. Il y avait dans ce regard de la tendresse et des reproches, comme si cet homme avait eu au pays un enfant du même âge que Stenne, et qu'il se fût dit :

— J'aimerais mieux mourir que de voir mon fils faire un pareil métier...

A partir de ce moment, Stenne sentit comme une main qui se posait sur son cœur et l'empêchait de battre.

Pour échapper à cette angoisse, il se mit à boire. Bientôt tout tourna autour de lui. Il entendait vaguement, au milieu de gros rires, son camarade qui se moquait des gardes nationaux, de leur façon de faire l'exercice, imitait une prise d'armes au Marais, une alerte de nuit sur les remparts. Ensuite le grand baissa la voix, les officiers se rapprochèrent et les figures devinrent graves. Le misérable était en train de les prévenir de l'attaque des francs-tireurs...

Pour le coup, le petit Stenne se leva furieux, dégrisé :

Pas cela, grand... Je ne veux pas. Mais l'autre ne fit que rire et continua. Avant qu'il eût fini, tous les officiers étaient debout. Un d'eux montra la porte aux enfants :

— F... le camp ! leur dit-il.

Et ils se mirent à causer entre eux, très vite, en allemand. Le grand sortit, fier comme un doge, en faisant sonner son argent. Stenne le suivit, la tête basse ; et, lorsqu'il passa près du Prussien dont le regard l'avait tant gêné, il entendit une voix triste qui disait :

— *Bas chôli, ça... Bas chôli.*

Une fois dans la plaine, les enfants se mirent à courir et rentrèrent rapidement. Leur sac était plein de pommes de terre que leur avaient données les Prussiens ; avec cela ils passèrent sans encombre à la tranchée des francs-tireurs. On s'y préparait pour l'attaque de la nuit. Des troupes arrivaient silencieuses, se massant derrière les murs. Le vieux sergent était là, occupé à placer ses hommes, l'air si heureux. Quand les enfants passèrent, il les reconduisit et leur envoya un bon sourire...

Oh ! que ce sourire fit mal au petit Stenne ! un moment il eut envie de crier :

— N'allez pas là-bas... nous vous avons trahis.

Mais l'autre lui avait dit : " Si tu parles, nous serons fusillés," et la peur le retint... A Courneuve, ils entrèrent dans une maison abandonnée pour partager l'argent. La vérité m'oblige à dire que le partage fut fait honnêtement, et que d'entendre sonner ces beaux écus sous sa blouse, de penser aux parties de *galoche* qu'il avait là en perspective, le petit Stenne ne trouvait plus son crime aussi affreux.

Mais, lorsqu'il fut seul, le malheureux enfant ! Lorsque après les portes le grand l'eut quitté, alors ses poches commencèrent à devenir lourdes, et la main qui lui servirait le cœur le serra plus fort que jamais. Paris ne lui semblait plus le même. Les gens qui passaient le regardaient sévèrement, comme s'ils avaient su d'où il venait. Le mot espion, il l'entendait dans le bruit des roues, dans le battement des tambours qui s'exerçaient le long du canal. Enfin, il arriva chez lui, et, tout heureux de voir que son père n'était pas encore rentré, il monta vite dans leur chambre cacher sous

son oreiller ces écus qui lui pesaient tant.

Jamais le père Stenne n'avait été si bon, si joyeux qu'en rentrant ce soir-là. On venait de recevoir des nouvelles de province : les affaires du pays allaient mieux. Tout en mangeant, l'ancien soldat regardait son fusil pendu à la muraille, et il disait à l'enfant avec son bon sourire :

— Hein, garçon, comme tu irais aux Prussiens, si tu étais grand !

Vers huit heures, on entendit le canon. — C'est Aubervilliers... On se bat au Bourget, fit le bonhomme qui connaissait tous ses forts.

Le petit Stenne devint pâle, et, prétextant une grande fatigue, il alla se coucher, mais ne dormit pas. Le canon tonnait toujours. Il se représentait les francs-tireurs arrivant de nuit pour surprendre les Prussiens, et tombant eux-mêmes dans une embuscade. Il se rappelait le sergent qui lui avait souri, le voyait étendu là-bas dans la neige, et combien d'autres avec lui !... Le prix de tout ce sang se cachait là sous son oreiller, et c'était lui, le fils de M. Stenne, d'un soldat... Les larmes l'étouffaient. Dans la pièce à côté, il entendait son père marcher, ouvrir la fenêtre. En bas, sur la place, le rappel sonnait, un bataillon de mobiles se numérotait pour partir. Décidément, c'était une vraie bataille. Le malheureux ne put retenir un sanglot.

— Qu'as-tu donc ? dit le père Stenne en entrant.

L'enfant n'y tint plus, sauta de son lit et vint se jeter aux pieds de son père. Au mouvement qu'il fit, les écus roulèrent par terre.

— Qu'est-ce que cela ? Tu as volé ? dit le vieux en tremblant.

Alors, tout d'une haleine, le petit Stenne raconta qu'il était allé chez les Prussiens et ce qu'il y avait fait. A mesure qu'il parlait, il se sentait le cœur plus libre, cela le soulageait de s'accuser... Le père Stenne écoutait avec une figure terrible. Quand ce fut fini, il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

— Père, père, voulut dire l'enfant. Le vieux le repoussa sans répondre et ramassa l'argent.

— C'est tout ? demanda-t-il.

Le petit Stenne fit signe que c'était tout. Le vieux décrocha son fusil, sa cartouchière, et, mettant l'argent dans sa poche.

— C'est bon, dit-il, je vais le leur rendre.

Et, sans ajouter un mot, sans seulement retourner la tête, il descendit se mêler aux mobiles qui partaient dans la nuit. On ne l'a jamais revu depuis.

ALPHONSE DAUDET.

Le bruit qui se fait depuis quelque temps autour du nom du prince Napoléon, nous remet en mémoire un mot absolument authentique de M. Emile de Girardin, aux temps où il fréquentait les salons du Palais-Royal.

— Que feriez-vous si je devenais empereur des Français ? lui demandait un jour le prince Napoléon.

— Attendez, j'irais en Belgique pour tout le temps de votre règne.

— Tout le temps de mon règne !

— Oh ! monseigneur, répliqua M. de Girardin en souriant, ce ne serait pas long.

3

7 8

Si quelqu'un de nos abonnés ont les Nos. 3, 7 et 8 du dernier volume de l'*Opinion Publique* et peuvent en disposer nous leur seront obligés pour un ou des Nos. et dessus qu'il nous feront parvenir, et pour lesquels nous paieront le prix de souscription. Ceux qui nous les feront parvenir voudront bien écrire sur l'enveloppe leur nom et adresse.

LA CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND.

GUERISON DE LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède Végétal pour la guérison infaillible et permanente de la Consommation, Bronchite, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de frais, en Français, Allemand ou Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la Poste une Etampe, nommant ce papier.

W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

croire que le bonheur existe dans une ambition fiévreuse. plutôt que dans une affection tendre et simple; c'est croire que l'immensité de la mer dit plus facilement éteindre la soif que l'eau pure et limpide d'une humble

fontaine Emilio Castelar

M. EMILIO CASTELAR

"Car, ainsi, comme dit le saint les amers au dehors et le conseil vient en la maison, aussi vaime est l'Église et le conseil imbué qui en temps opportun par vertus n'est excité et son effet réduit."

Gargantua Livre 1 chap. 59
 Son avis est conforme

Leons Gambetta

M. GAMBETTA

De tout ce qui s'offre à elle fil pour s'agiter reconnaissant
 Le sang qui pour Murene la France enfante autant

Beust

LE COMTE DE BEUST

Je suis heureuse que mon griffonnage puisse être utile à votre belle et charitable oeuvre.

Prince Orloff

PRINCE ORLOFF

Dear Sir
 your letter which has been forwarded to me has duly found its way into my hands in great pleasure. "Opportunities for virtues n'est excité et son effet réduit." That moment when I rise, to employ it in serving you has highly appreciated your philanthropic effort, and has heartily with it success. I remain your truly faithful friend
 Wellington

M. GLADSTONE

De tout ce qui s'offre à elle fil pour s'agiter reconnaissant
 Le sang qui pour Murene la France enfante autant

M. WASHINGTON

Washington

Je suis heureux de m'adresser à l'illustre charité de la haute prairienne en faveur des invalides
 M. Merin
 Hohenthor

PRINCE DE HOHENLOHE

Ma conscience est mon juge
 Baden
 8 Novembre = Gortschakoff
 1879

PRINCE GORTSCHAKOFF

Par l'homme à l'ami le grand esprit
 ardent de peuple français; Paris a que doit, avec une
 aujourd'hui j'admire jusqu'à la
 venant à un ingénieur d'élite
 en son malheur argentin.

Le Duc de la Torre

LE DUC DE LA TORRE

RÉVERIE

On lit dans l'*Abeille* du Petit-Séminaire de Québec la jolie pièce de poésie qui suit :

Hier, pensif et seul, en mon âme attendrie
Tout entier absorbé,
J'entretenais ma douce et morne rêverie,
Laisant errer mes pas aux lueurs de Phébé.

La nature partout jouissait d'un calme immense;
Point de vents ennemis;
De l'espace des cieux les astres en silence
Prodiguaient leur lumière aux vallons endormis.

Les champs, malgré la nuit, dévoilaient leur mystère,
S'étendaient à mes yeux
Jusques à l'horizon, unissant de la terre
La paisible blancheur avec l'azur des cieux.

Je n'entendais, parfois, que l'aboïement sonore
Des dogues éveillé,
Ou le léger frisson de quelque feuille encore
Frémissant sur ma tête aux arbres dépouillés.

Alors, livrant mon âme à la mélancolie,
Le cœur plein de soupis,
Je passais un par un les beaux jours de ma vie,
Les jeux de mon jeune âge, et leurs doux souvenirs.

Je n'avais que sept ans : j'avais dix camarades !
Des fleurs à nos chapeaux,
Nous faisons dans les champs d'errantes promena-les,
Pour prendre un papillon, un petit nid d'oiseaux.

Qu'ils sont heureux ces jours, fleurs de notre existence !
Au gré des vents amis
Comme un pétrel hardi que la vague balance,
Sur le fleuve du temps nous voguons endormis.

Alors, nous ne voyons aux sentiers de la vie
Que parfums et que fleurs,
Et tout paraît charmant à notre âme ravie :
Nous avançons ; la joie, hélas ! se change en pleurs !

Tels, on voit au printemps les arbres du bocage
Fleuris, mystérieux :
L'été fait, vient la bise, et leur riche feuillage
S'échappe fugitif, laissant un tronc nouveau.

Où fuit, cher Amélie, où fuit notre jeune âge,
Avec ses doux instants ?...
Il me semble qu'hier je jouais sous l'ombrage,
Et depuis, ont coulé plus de quinze printemps !

En un songe confus s'envole la jeunesse !
Nous sortons du berceau :
Le temps vole et bientôt la sévère vieillesse
Viendra, d'un doigt glacé, nous ouvrir le tombeau.

Ste-Thérèse, janvier 1880. LUCIFER.

FOLLE?...

II

(Suite)

Il crut distinguer, le malheureux homme, que l'ombre arrachait l'enfant à son ennemi, tenace et vindicatif, dont les efforts l'avaient déjà amené à un mètre du rivage. Et, comme tout tournait autour de lui, il ferma ses paupières troublées en s'appuyant au tronc d'un saule.

Un mot le ramena magiquement.
— Papa, ce n'est rien ! disait Marie en se jetant à son cou.

Il regarda, éperdu. Devant lui se tenait Léonide, les vêtements mouillés jusqu'aux genoux, parfaitement calme et même souriante.

Maladroïtement peut-être, mais d'un cœur plein, il voulut essayer de la remercier. Elle l'interrompit aussitôt :

— N'exagérez pas, monsieur, je vous en prie. Le petit service que vous élevez beaucoup trop haut, se borne à un bain de pieds nullement dangereux en cette saison. Je connais la Marne ; en cet endroit mademoiselle Marie ne courait pas un bien grand danger... Un peu plus loin... mais, enfin, la voici saine et sauve... et corrigée, j'imagine, de l'imprudence tentative qui a failli lui coûter assez cher.

Léonide avait prolongé son petit discours de façon à laisser au pauvre père abasourdi le temps de se remettre.

Comme il tardait encore, elle se pencha vers la fillette, l'embrassa en disant de sa plus douce voix :

— Ne racontez pas cela à votre maman, chère petite, vous lui feriez mal inutilement.

Marie rendit le baiser, et répondit avec l'insouciance de cet âge :

— Je n'ai pas de maman, madame. Léonide prit aussitôt un air discret, nuancé de commisération, et, très simplement :

— Vous êtes mouillée, ma chère enfant. Si monsieur votre père le permet, je vais vous faire entrer chez moi pour y sécher vos vêtements.

Le père était redevenu maître de lui-même.

En termes excellents, où l'on sentait palpiter la reconnaissance, il déclina cette proposition pratique, ne se trouvant qu'à une très-faible distance de la propriété de Semongain, où il passait quelques jours.

Il insista ensuite pour savoir quel nom donner, dans son souvenir, à la courageuse jeune femme qui s'était interposée si à propos pour soustraire l'enfant aux suites de son imprudence.

Léonide rougit et répondit avec réserve que madame de Semongain, qu'elle avait l'honneur de compter parmi ses relations de bon voisinage, serait parfaitement à même de le renseigner, s'il persistait à attacher à cette petite aventure plus d'importance qu'elle n'en méritait.

Il n'était guère possible de prolonger cet entretien, quoique Marie parût avoir envie de questionner. On se sépara donc sur ces mots chuchotés répétés par le père, poliment acceptés par la jeune fille :

— Encore merci !... et au revoir, si vous daignez le permettre à ma fille et à moi.

Léonide rentra hâtivement dans le jardin, où l'aveugle toute pâle demeurait debout, anxieuse, attendant la solution d'une énigme qui l'effrayait.

Elle avait entendu sans voir, et vaguement compris, la pauvre Ursule, qu'une petite fille avait commis une imprudence, et Léonide un acte de courage.

— Rassure-toi, dit celle-ci en se rasseyant, distraite devant sa broderie. Une fillette s'en allait à la dérive, entraînée par un des grands cygnes de Semongain ; je n'ai eu qu'à entrer dans l'eau et faire lâcher prise à la bête.

— Dans l'eau !... mais alors tu dois être trem-pée ?

— C'est vrai, je n'y pensais pas. — Quelle femme courageuse et dévouée tu fais, ma chère Léonide ! s'écria l'aveugle en pleurant d'admiration.

La jeune fille accepta la louange sans sourcil-ler ; pouvait-elle avouer, du reste, que le besoin d'imprévu qui la dévorait l'avait, plus que le dévouement, lancée au secours de la petite imprudente.

— Une singulière enfant ! conclut-elle en allant retirer sa robe, dont le sillage laissait sur l'allée du jardin une longue trace humide. Une enfant qui paraît avoir la hardiesse et la mobilité des êtres inconscients !

Un peu plus tard quand, ayant revêtu des vêtements secs, elle reparut au jardin, sa physiologie reflétait une satisfaction positive. Était-ce la bonne œuvre accomplie qui mettait ce rayon dans ses yeux ?... Était-ce la romanesque de cet incident qui rompait l'effroyable monotonie de ses journées ?

Ursule ne voyait pas le rayon ; mais elle en sentait la satisfaction muette. Cette âme tendre, toujours repliée, avait l'intuition des joies d'autrui, dont elle se créait des joies.

Ce jour, si peu semblable à ceux qui l'avaient précédé, parut à Léonide avoir la rapidité d'un songe. Toutes les heures s'en volèrent sans peser un atome sur ses épaules allégées.

A chaque minute, un léger tressaillement l'agitait qu'il n'avait rien que d'agréable. Il lui semblait aussi entendre les petits pieds de la fillette courir sur le sable du jardin, de cette fillette aux grands yeux profonds, qui lui avait dit ne plus avoir de mère.

Pourtant, Marie ne vint pas à la maison des orphelines. Son père n'y parut pas davantage. Il semblait à Ursule que cette visite devait avoir lieu tout de suite, sous peine de manquer de gratitude envers sa sœur.

Moins exclusive, en apparence au moins, Léonide ne parut ni inquiète, ni blessée de l'absence des promeneurs. Il lui vint en esprit que l'enfant pouvait avoir éprouvé une émotion rétrospective, et que, certainement, si elle était souffrante, le père, qui paraissait lui témoigner une si ardente affection, ne la quitterait plus d'une seconde.

Ce pressentiment était une vérité. L'enfant impressionnable, qui n'avait pas versé une larme en se voyant entraînée par le cygne, était à peine de retour chez madame de Semongain qu'une sorte de crise nerveuse d'une violence extrême secoua son corps frêle, pendant une heure dont le père torturé compta lentement chaque minute.

Les domestiques de Semongain racontèrent le soir même à Jeannette—que Léonide envoyait silencieusement reporter quelques livres à la vieille dame—que rien ne serait pénible pour leur maîtresse comme d'avoir invité M. de Brix et sa fille à passer quelques jours à la villa, si l'état de cet enfant devait se prolonger. Elle avait le délire depuis sa baignade ; on avait appelé un médecin de Nogent et, près de son petit lit, le père et madame de Semongain se regardaient d'un air consterné, sans échanger un seul mot d'espérance. L'enfant était charmante, on la plaignait beaucoup d'avoir eu cette grande frayeur ; le père était bon, très-généreux pour les domestiques et ce serait vraiment dommage que ce pauvre monsieur, riche, déjà veuf, eût encore le chagrin de perdre une petite fille très-délicate et qu'il redoutait toujours de ne pouvoir élever.

Ces précieux renseignements, que Jeannette transmit à Léonide sans y entendre malice, eurent la propriété bienfaisante de procurer à celle-ci une nuit embellie des plus doux songes.

III

Il était neuf heures à peine ; la matinée, tout embaumée des parfums du bois de Vincennes apportés par une fraîche bise, annonçait un len-

demain radieux à cette journée du 4 avril, la première date mémorable d'une existence vide.

Le 4 avril, il était arrivé une de ces choses non prévues, non préparées, qui peuvent avoir des conséquences importantes quand on sait en tirer parti ; Léonide se promettait bien d'y employer toute son intelligence.

C'était un bien petit incident, en somme, un fait divers comme tous les journaux de Paris, et pas mal de journaux de province, composent le menu quotidien de leurs lecteurs.

L'habileté devait consister à donner à ce fêtu le relief d'un événement majeur, si toutefois madame de Semongain confirmait, à la première occasion propice, les dires de ses gens touchant la fortune du père de Marie.

La fortune !... les rêves malsains, dont se nourrissait depuis trois années le désœuvrement de Léonide, la lui faisaient considérer comme le seul but enviable, comme la plus légitime de toutes les ambitions.

La jeune fille arrosait ses fleurs machinalement, parce que c'était sa coutume, sans beaucoup se préoccuper de la quantité capricieuse de liquide qu'elle distribuait à ses favorites.

Certainement celle-ci en recevait plus que de raison, tandis que telle autre menaçait de périr de soif. La belle affaire !... les pensées de la jeune jardinière étaient bien loin. Elles étaient près de cette enfant malade tirée d'un péril par son initiative courageuse ; près de ce père, dont les yeux sans flamme s'étaient brusquement em-plis de gratitude et d'admiration.

Il lui tardait beaucoup d'apprendre si l'enfant malade allait mieux, et beaucoup aussi de constater si cette admiration subite prenait un rassurant caractère de durée.

Tout à coup, elle s'entendit appeler par son nom de "Léonide," d'une façon gracieuse qui la fit sursauter.

"Mademoiselle Léonide !... mademoiselle Léonide !... c'est moi... voulez-vous me permettre d'entrer ?"

Au bout du jardin, sur la route, Marie de Brix passait sa tête brune entre les osiers, tandis que son pied impatient franchissait déjà l'obstacle.

La jeune fille, très étonnée de cette apparition, après les récents attristés de la soirée précédente, courut au-devant de sa petite amie, l'embrassa cordialement en l'attirant tout à fait dans le jardin.

"Déjà levée !... et plus malade !... quelle surprise !" dit-elle en regardant Marie tout au fond de ses yeux mobiles.

Un reste de fièvre y semblait brûler.

"Oh ! c'est toujours comme cela, moi," dit l'enfant avec insouciance.

Puis, se retournant vers le chemin :

"Entre donc, papa," fit-elle d'un air engageant. Léonide vit alors M. de Brix, dont les saules lui dérobaient la présence, qui la salua respectueusement et ne tint compte de l'enfantine invitation.

"Je vous prie de pardonner à ma fille, mademoiselle, dit-il, si elle se permet de venir si matin vers vous. Nous n'avons pu la retenir... ni lui faire comprendre qu'il était plus convenable d'attendre une heure un peu plus avancée. Elle est un peu volontaire... souffrante... et j'ai pris le parti de la suivre, pour l'excuser."

— Elle est toute parlonnée, monsieur, répondit Léonide, d'autant mieux que je la croyais malade des suites de l'émotion d'hier, et que cette façon de me rassurer est bien la meilleure que je sache."

Et, se penchant, elle mit de nouveau sur le front de la fillette un baiser tout affectueux.

— Ma fille... oui, elle l'était hier... aujourd'hui, il n'y paraît plus... Demain peut-être... qui sait si le mal nerveux ne reparaitra pas ?

M. de Brix prononça ces paroles avec un embarras marqué et une tristesse non équivoque.

"Elle paraît, en effet, délicate," insinua mademoiselle Poncelet sans quitter la main de Marie.

Un grand soupir fut la seule réponse du père.

En ce moment, l'aveugle, guidée par le murmure des voix, s'approcha lentement des interlocuteurs. Avec son visage effacé, ses yeux clairs, ouverts et fixes, sa démarche hésitante et l'attitude calme de toute sa personne, Ursule, qui marchait en pleine lumière, formait avec Léonide le contraste le plus saisissant.

M. de Brix les enveloppa toutes deux d'un regard sympathique, qui se teinta de commisération en s'arrêtant sur la jeune aveugle.

— Ma sœur Ursule, dit Léonide ; M. et mademoiselle de Brix.

Ursule, de la main, chercha l'enfant qui contemplait avec surprise cette grande douleur, et s'étonnait de la voir sourire.

La caresse de l'aveugle, qui joua doucement dans ses boucles brunes, lui parut plus aimante que celle de Léonide.

"Voulez-vous être ma seconde amie ?" demanda-t-elle résolument."

Et comme Ursule acceptait d'un air empressé cette proposition sans ambages :

"C'est ce que ma première amie, c'est Léonide, n'est-ce pas, papa ?"

On rit beaucoup. La conversation n'en devint que plus facile entre ces trois personnes qui, ne s'étant jamais vues jusque-là, se trouveraient bientôt à l'aise comme des relations de vieille date.

La campagne, entre autres avantages, possède celui de soulager l'étiquette d'une multitude de petites conventions désagréables.

A Paris, M. de Brix se serait présenté vers cinq heures, accompagné de madame de Semongain, suivi de sa fille parée comme une chasse, et la visite, courte et guidée, n'aurait été qu'un

ennuyeux devoir de convenance rempli sans entraînement, reçu comme il était offert.

Au bord de la Marne, le père reconnaissant s'attachait aux pas de l'enfant volontaire qui, toute sautillante, venait dès le matin, dans son sarreau de toile grise, remercier sa nouvelle amie, sans s'inquiéter du cérémonial.

On causait avec abandon de chaque côté de la fragile oseraie qui servait d'unique barrière au jardin des orphelines.

M. de Brix, debout sur le chemin, racontait comment il avait été invité par sa parente éloignée, madame de Semongain, à venir passer quelques jours de printemps dans son petit domaine. Il avait accepté de grand cœur, l'air de Paris n'étant guère favorable à la santé de Marie et son château de Brix, près d'Orléans, n'offrant en ce moment qu'un séjour désagréable, grâce à la légion d'ouvriers désoctateurs dont il était la proie. Quant à conduire la fillette dans une de ses fermes de Bourgogne, c'était peu récréatif pour tous deux.

Léonide recueillait ces détails avec un intérêt extrême, supputant mentalement ce que pouvaient représenter de revenus une habitation parisienne, un château dans l'Orléanais et des fermes en Bourgogne.

"Moi, je suis bien mieux ici qu'à Brix, déclara Marie, et je ne veux plus m'en aller."

Léonide la remercia de cette parole par une caresse, et le père semblait tout heureux de voir la sympathie qu'inspirait son enfant.

C'était une étrange petite fille, remuante, inquiète, que l'on disait volontaire et qui montrait cependant dans le regard, l'accent, les calineries charmantes, une pénétrante douceur.

Elle s'entendit à merveille et très-vite avec l'aveugle, quoique celle-ci déployât infiniment moins de coquetterie que sa sœur pour la conquérir.

La cloche de Semongain, qui sonnait le déjeuner à toute volée, avertit les promeneurs que leur causerie amicale devait avoir un terme, au grand déplaisir de Marie.

"Nous reviendrons, dit-elle d'un air décidé, n'est-ce pas, père ?"

— Oh certes !... répondit M. de Brix avec conviction.

Léonide les regarda s'éloigner, après l'échange des plus cordiales civilités, en constatant que, si la primesautière affection de la fille n'avait fait que s'accroître depuis la veille, la discrète admiration du père n'avait certainement pas décliné.

Comme elle l'avait promis, Marie revint, à une heure plus sortable, cette fois, et madame de Semongain se fit officiellement l'introduitrice de son pucier chez les orphelines.

Mais la glace était rompue depuis le matin, et si la présence de la vieille dame fut un agrément de plus, elle n'apporta pas un élément indispensable aux relations courtoises qui se créaient si rapidement.

M. de Brix était un homme grave, un peu triste même, d'un extérieur peu séduisant, possesseur d'excellentes qualités qu'il n'avait point l'art de mettre en lumière. Il fallait deviner ce qu'il valait, sous l'enveloppe lourde dont la nature l'avait gratifié.

Léonide ne se préoccupait nullement de faire cette recherche, non plus qu'elle n'attachait d'importance à l'absolu manque d'attraits extérieurs de leur nouvelle relation. Le château, l'hôtel et les fermes lui fournirent à son sens, une auréole bien autrement enviable !

A partir de ce jour, les rapports relativement rares, qui existaient entre les jeunes filles et madame de Semongain, se développèrent activement. Elles quittèrent leur retraite pour de longues promenades aux environs, que Léonide chérissait et que l'aveugle partageait avec bonté, sans en apprécier le charme.

La vieille dame possédait de la fortune, des yeux excellents et un équipage solide, ce qui donnait aux excursions de la petite société une facilité, un intérêt et une étendue possibles seulement dans de telles conditions.

C'était la première fois que Léonide trouvait, d'une façon détournée, au fruit tentateur du confort. Il lui sembla soudainement, en s'y trouvant transplantée par le hasard de ce voisinage, qu'elle fût née pour ce milieu et non pour aucun autre.

Elle y respirait à l'aise, comme on le fait sur les cimes, et s'y mouvait avec la grâce toute spéciale aux vocations satisfaites.

Ce n'était cependant qu'un ombre bien légère de la vie mondaine, ce petit coin fleuri de Semongain, avec son luxe modeste, ses serviteurs bien dressés, ses appartements aux meubles antiques, ses repas servis à l'ancienne mode, sa calèche armoriée et ses robustes mecklebourgeois.

Pour Léonide, c'était un contraste énorme avec l'austérité obligatoire de leur petite villa, que le professeur avait meublée à la diable et pourvue tout juste du nécessaire.

Elle entrevoyait, à travers ce luxe démodé, ce que pouvait être le luxe véritable, et cette double vue l'éblouissait, comme une lumière trop intense pour des yeux affaiblis par une longue privation de clarté.

Le printemps était exceptionnellement beau et permettait également de faire en bateau des promenades sur la rivière ; promenaies qui sont d'ordinaire l'apanage d'une saison plus avancée.

Le Tour de Marne, si chanté, si fêté, si pittoresque, qui a inspiré plus d'un poète et tant de gracieuses illustrations, fut repris, suivi avec le même plaisir par la colonie de Semongain que par tous les promeneurs qui l'avaient précédée. On peut même supposer que Léonide, plus que toutes ses devancières, y apportait une imagination pleine de riantes espérances.

Chaque jour resserrait les liens sympathiques

qui l'unissaient à ses nouveaux amis. Ce n'était pas pourtant du côté de Marie qu'augmentait l'affection. Une sorte d'instinct rapprochait l'enfant malade de la pauvre aveugle. C'était dans le cœur du père que le progrès s'accroissait visiblement.

L'éclatante beauté, l'esprit souple, les charmes déployés envers la fillette par la plus jeune des orphelines devaient produire une impression vive et profonde sur un homme attristé, malheureux, seul dans la vie avec la responsabilité effrayante d'un enfant malade à élever, d'une petite âme ignorante à diriger.

M. de Brix, du reste, ne se faisait aucune illusion sur le sort lamentable, probable, certain même, de son dernier rêve. Il se savait laid, point jeune, point aimable, bon seulement, ce qui ne lui paraissait nullement suffisant pour se faire agréer de cette jeunesse rayonnante.

Quant à sa fortune, il ne faisait point à Léonide l'injure de la supposer avide au point de faire entrer dans la balance de ses mérites le poids positif de son or.

C'était se tromper grandement; mais l'erreur absolue de M. de Brix faisait le plus complet honneur à la droiture de son caractère.

Peu à peu, par une insensible progression, il était arrivé à surseoir à son départ, toujours annoncé, jamais accompli, jusqu'au milieu de mai. Venu pour huit jours, il demeura plus de six semaines à Semongin, heureux de se sentir pressé d'y rester, heureux aussi de trouver, dans les interminables réparations du château de Brix, un prétexte pour accepter la prolongation de cette bienheureuse hospitalité.

Léonide ne se rendait pas un compte exact de la situation. La délicatesse de sentiment, qui l'aurait guidée dans l'étude qu'elle avait entreprise du père et de l'enfant, lui faisait complètement défaut.

Les crises nerveuses de l'enfant, dont M. de Brix et Mme de Semongin ne parlaient qu'avec une réserve toute particulière, paraissaient avoir diminué de fréquence dans l'atmosphère balsamique d'une habitation assise entre l'eau courante et les grands bois.

Quelle était, au fond, cette maladie? personne ne s'en expliquait jamais. Mais il était facile de comprendre l'inquiétude douloureuse qui en découlait pour M. de Brix.

Léonide lui attribuait le silence et la préoccupation de ce père modeste. Sa vanité, éperonnée par l'intérêt, eût été flattée de l'en arracher. Pendant les premiers jours de cette intimité de voisinage, elle avait cru toucher d'un seul bond au but désiré. Les attentions, les respects empressés, les timidités singulières d'un homme de l'âge et de l'aspect de M. de Brix, signifiaient évidemment l'invasion d'un sentiment exclusif, sérieux.

Pourtant, les semaines s'écoulaient sans modifier cette attitude, sans entraîner le gentilhomme au-delà du point précis d'empressement et d'admiration qu'il semblait s'être fixé pour limite.

La perspective d'un mariage riche, tant caressée dans sa pensée, allait-elle donc échapper à sa petite main si bien disposée à la saisir au passage?...

Tandis que son inflammable imagination échauffait et démolissait, vingt fois le jour, le même rêve prosaïque et tentateur, Ursule, seigneurie, contente de peu, s'attachait sincèrement à Marie, enfant sans mère, malade et touchante, dont elle regrettait de ne pouvoir faire un but pour ses longues heures vides.

Oui, pour Ursule, si Dieu l'avait permis, Marie eût été un but. Pour Léonide, Marie n'était qu'un moyen.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(La suite au prochain numéro.)

Tweeds! Tweeds! — 1880 Commerce du Printemps 1880

Nous avons l'honneur d'informer nos pratiques et le public en général, que nous avons maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweeds de printemps que nous ayons eu depuis longtemps—Tweeds canadiens, directement des manufactures; Tweeds anglais et écossais spécialement importés pour notre compte; Tweeds simple et double largeur pour habillements d'enfants. Nous ne craignons pas d'affirmer que, quant à la variété, la qualité et la nouveauté dans les patrons, nos Tweeds peuvent soutenir la comparaison avec n'importe quelle maison de Montréal, et pourtant, ils sont offerts à 25 pour cent de moins que partout ailleurs.—Une visite est respectueusement sollicitée.—Nous profitons de l'occasion pour dire aussi que nous avons acheté le fonds de banqueroute de Brown & Co. (Recollet House), de la rue Notre-Dame à 45¢ cts. Nous sommes à remarquer les marchandises aux nouveaux prix réduits.—Une annonce dira prochainement le jour auquel les portes seront ouvertes au public.

DUPUIS FRERES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

DEUX ORGANES

Réglez premièrement l'estomac, secondement le foie, spécialement le premier, de façon à ce qu'ils remplissent leurs fonctions parfaitement et vous détournerez au moins dix-neuf cas sur vingt de tous les maux auxquels l'humanité est sujette dans ce climat-ci ou tout autre. Les Amers de Houblon est la seule chose qui donnera à ces deux organes leur état naturel de santé.

ÉTATS-UNIS

WEBSTER ET LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

BOSTON, Janvier 1880.

Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis la mort de Daniel Webster, le grand orateur américain. Ses œuvres réunies en six volumes furent éditées en 1851, par Edward Everett, lui-même orateur éloquent et accompli. Nous avons sous les yeux un gros volume qui contient quarante-neuf des plus célèbres discours et morceaux d'éloquence de Webster, avec un essai de Edwin P. Whipple sur "Daniel Webster, en sa qualité de maître du style anglais (1)". L'essai est sous tous les rapports admirable et écrit dans la meilleure manière de M. Whipple. Quelques citations ne seront pas hors de propos.

"Le style mûri de Webster est parfait dans son genre, parce qu'il reproduit en paroles les images de son esprit et de son caractère. Simple, élégant, clair, énergique, et ne s'élevant du niveau d'un exposé et d'une argumentation lucides à des passages d'une suprématie éloquence, que quand sa nature tout entière est excitée par quelque grand sentiment de liberté, de patriotisme, de justice, d'humanité ou de religion, qui l'enlève irrésistiblement par la force inhérente à l'inspiration, et le porte dans une région au-dessus de celle où son esprit vit et se meurt habituellement."

Webster comme rhétoricien ressemble à Vauban et à Cohorn comme ingénieurs militaires. Dans la guerre du débat, il fortifiait de telle manière les propositions à soutenir, qu'elles ne pouvaient être emportées par un coup de main, mais qu'il fallait les assiéger patiemment. Les mots qu'il employait étaient assez simples et ne comprenaient pas, à beaucoup près, le vocabulaire même d'un déclamateur de cinquième ordre, mais il avait l'art de les disposer de telle façon que pour un raisonneur honnête la position où il se retranchait paraissait imprenable. L'assailir par la méthode ordinaire de protestation passionnée et de raisonnement illogique était aussi utile qu'une charge de cavalerie légère l'eût été contre des places comme Namur et Lille. En réalité, dans son discours: "La Constitution n'est pas un pacte entre des Etats souverains," il éleva toute une ligne de fortifications de Torres Vedras contre laquelle des Massénas législatifs se précipitèrent en vain et malgré leur force numérique, relativement aux votes dont ils disposaient contre lui, reculèrent en déroute dans chacune de leurs tentatives pour ébranler son raisonnement."

M. Whipple dit que Webster passa toute sa vie la tête enveloppée d'un nuage de mouches venimeuses; et sa tête était la plus imposante qu'on eût encore vue sur le continent américain. On a dit sans trop d'originalité qu'aucun homme ne pouvait être aussi grand que Daniel Webster le paraissait. Dans ces jours modernes de débats mitigés, nous pouvons à peine comprendre les amères personnalités, les duels acharnés de paroles, qui étaient en vogue dans la génération écoulée et dans celle qui l'a précédée. Webster est mort désappointé, car l'office le plus élevé que le peuple puisse conférer ne lui fut jamais donné. M. Whipple déclare probable que Webster eût été élu président des Etats-Unis, sans un mot malheureux de son discours prononcé à Plymouth en 1820. Il fut prouvé incontestablement que le "Défenseur de la Constitution" était un aristocrate parce qu'il avait dit: "Le gouvernement est fondé sur la propriété."

On dirait que, par quelque étrange coïncidence, les livres de septembre sont dédiés à Mercure, le dieu de l'éloquence.

Nous avons aussi de Little, Brown et Cie deux énormes volumes in-8o contenant la vie et les œuvres de Benjamin Robbins Curtis LL. D., ci-devant juge assesseur à la Cour suprême des Etats-Unis, lequel est considéré comme le plus grand légiste de l'Amérique. Ce fut lui qui di-

(1) The Great Speeches and Orations of Daniel Webster, with an Essay on Daniel Webster as a master of English Style by E. P. Whipple. Boston, Little, Brown and Co, 1879.

rigea la défense d'Andrew Johnson dans le fameux procès de mise en accusation en 1868. Il donna sa démission de juge en 1857 et se consacra entièrement à la carrière du Barreau, à Boston. En dix-sept ans, ses honoraires s'élevèrent à \$650,000 (3,250,000 francs). La vie que contient le premier de ces deux volumes a été écrite par son frère George Ticknor Curtis, qui fut le biographe de Daniel Webster. Elle a une grande valeur, mais elle est sèche et indigeste. Les volumes sont édités par son fils, M. B.-R. Curtis, auteur de *Dotings Round the Circle*.

Les fils de Charles Scribner nous donnent en deux petits volumes *Memoir of Seargent Smith Prentiss*, par son frère George L. Prentiss.—D. D. M. Prentiss est né à Portland, Maine, en 1808. A l'âge de quinze ans, il fut envoyé au collège Bowdoin, le collège de Longfellow, de Hawthorne et de tant d'autres Américains distingués. Peu de temps après avoir obtenu son diplôme, il se rendit au Mississipi, et devint professeur dans une famille. Il étudia alors le droit et fut noté comme un des orateurs les plus éloquents et les plus influents de l'époque. En 1837, il fut élu représentant au Congrès, mais son élection fut contestée, et à cette occasion il fit un fameux discours qui dura trois jours. Cependant il perdit son siège, par le vote du président de la Chambre, retourna au Mississipi et fut élu de nouveau, cette fois, par une écrasante majorité. Il prit une attitude ferme contre la répudiation des obligations d'Etat en 1840, et cinq ans plus tard il alla demeurer à la Nouvelle-Orléans, où il mourut il y a près de trente ans.

Ce mémoire de M. Prentiss est une réimpression, la première édition ne s'étant pas écoulée par suite de l'état fébrile de l'opinion à l'époque de la guerre; mais c'est un compte rendu très intéressant de la vie d'un homme remarquable.

D. Appleton and Co viennent de publier la *Campagne russe en Turquie 1877-78*, par F.-V. Green, attaché militaire à la légation des Etats Unis, à Saint-Petersbourg. C'est un gros volume de 450 pages, et cela paraît un récit exact et fidèle d'un témoin oculaire compétent. L'ouvrage est accompagné d'un atlas de cartes très soignées.

Houghton Osgood and Co annoncent une édition populaire des œuvres d'Emerson, en cinq volumes. M. Emerson a soixante-seize ans. Il dit pathétiquement: "La vieillesse a voilé ma mémoire." Il vit très tranquillement dans le village historique de Concord. Plusieurs des poètes américains ont récemment passé leur soixante-dixième jour de naissance. Le sympathique "Autocrate de la table du déjeuner" Olivier Wendell Holmes M.D., a eu soixante-dix ans le 29 août dernier. Beaucoup des principaux journaux et revues ont profité de l'occasion pour passer en revue sa carrière littéraire et le complimenter sur la variété de ses succès. C'est un conférencier distingué sur la science médicale. Il a écrit des romans, des essais et des poèmes innombrables. Il y en a qui le considèrent comme le premier écrivain de vers de société dans la langue anglaise. Aucun banquet, aucune fête ne sont considérés comme complets si le docteur Holmes n'y apporte pas son esprit étincelant.

M. Longfellow, qui a maintenant soixante-douze ans, prépare l'édition d'une série de guides poétiques appelés: *Poems of Places*, en 31 volumes, au moyen desquels vous pouvez monter Pégase de l'Angleterre à Tombouctou et de Moscou à la capitale des îles des Cannibales.

Le plus récent volume de poésie originale américaine est de Mme Julia R.-C. Dorr, *Friar Anselmo and other poems*, publié par Ch. Scribner's sons. Ces poèmes sont agréables et jolis, et probablement l'auteur est charmé de les voir former un si beau livre. On promet de nouvelles et complètes éditions des œuvres poétiques du docteur James G. Holland, rédacteur en chef du *Scribner's Monthly*, du docteur Oliver Wendell Holmes. L'un et l'autre seront probablement bien accueillis par beaucoup de lecteurs.

Nous n'avons pas le temps même de

mentionner la masse immense de littérature éphémère que la presse américaine produit sans relâche. Mais peut-être une des causes de cette abondance mérite d'être notée. C'est l'habitude de lire en chemin de fer, tandis que les trains parcourent des espaces immenses. Une des plus curieuses de ces productions est appelée *A tight squeeze*, ou aventures d'un gentleman qui, pour un pari de dix mille dollars, entreprit d'aller de New-York à la Nouvelle-Orléans, en trois semaines, sans argent, comme un vagabond de profession. Le vagabond (*tramp* est une institution américaine, le résultat direct de la guerre de la rébellion; il appartient à une immense corporation de fainéants, "il ne tisse ni ne file," mais il vit par la mendicité et le vol. On dit que ce petit volume donne une vive et fidèle peinture de cette vie de bohème toute particulière, et peut ainsi avoir quelque jour une valeur que sa flaccidité littéraire ne justifierait pas.

La renaissance générale des affaires qui ont été si longtemps en souffrance agira sans doute comme stimulant sur les éditeurs et on doit s'attendre à une grande activité.

NATHAN HASKELL DOLE.

CHOSSES ET AUTRES

La ville du Prague fut fondée en 795.

En 1852 le foin se vendait \$100 la tonne en Californie.

Il tombe chaque année, à Panama, 124 pouces de pluie.

King, du Texas, a 110,000 têtes de bétail dans un seul enclos.

Les abonnés qui désirent avoir l'index de 1879, le recevront sur demande.

Avant révolution, aux Etats-Unis, le tabac était tiré surtout de la Virginie et du Maryland.

Le gouvernement russe a accepté les services de l'ancien chef de la police de Napoléon III.

La population de la Finlande s'agitte pour arriver à proclamer son indépendance.

Un autre incendie vient de consumer 2,500 maisons à Yokohama, capitale du Japon.

On mande de Dublin que les amis de Parnell se préparent à lui donner un grand banquet à son retour d'Amérique.

Le gouvernement anglais a ordonné la mise en construction, dans le plus bref délai, de trois nouveaux navires cuirassés.

Trois cents communistes amnistiés sont arrivés le 5 mars à Brest, dans la plus grande tranquillité. Il n'y a eu aucune démonstration.

L'effectif de l'armée russe, actuellement cantonnée dans la Pologne, est de 65 régiments d'infanterie, 30 régiments de cavalerie et de 45 batteries d'artillerie.

La duchesse de Marlborough a écrit au lord maire de Londres, pour lui annoncer que la détresse ne diminue point en Irlande et que dans certains comtés elle va toujours en augmentant.

Les mouvements de la flotte russe sur le Pacifique attirent beaucoup l'attention du gouvernement anglais; on a appris ici qu'elle a reçu ordre de se diriger sans délai vers la Chine.

L'archevêque de Tuam, en Irlande, Mgr MacHale est le plus ancien évêque vivant du monde. Il a aujourd'hui 92 ans. Il complètera, le 6 juin prochain, la 55e année de son épiscopat.

Malgré un léger échec, la modification



LA TRAIINE SAUVAGE A RIDEAU HALL

proposée au traité Persan de 1857, est sous considération. Ce traité, qui ne se fait qu'entre les deux gouvernements Anglais et Persan, est offensif et défensif, et sera bientôt conclu, paraît-il.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le projet de notre correspondant de New-York, M. Ralph, d'unir les deux rives du Saint-Laurent entre Hochelaga et Longueuil, au moyen d'un tunnel.

Les ateliers de filature de Zevartoffsky, à Moscou (Russie), ont été détruits par un incendie, lundi, le 8 courant; vingt-quatre personnes ont péri dans les flammes, et 30 ont été blessées.

On dit que l'ex-impératrice Eugénie s'oppose à la publication de la vie du prince impérial, que Paul de Cassagnac est à écrire; cependant, il est très probable qu'elle sera publiée dans plusieurs langues européennes.

Un enfant d'un an, de M. Henry Garvey, du village Saint-Gabriel, a été empoisonné accidentellement la semaine dernière, par une solution d'atropine que sa sœur lui a donné au lieu d'une préparation pour la toux.

Le gouvernement français a promis à l'ambassadeur américain, qu'un détachement de l'armée française et une escadre, composée des principaux vaisseaux de guerre seraient envoyés à New-York en 1881 à l'occasion du centenaire de la prise de cette ville.

On vient d'expérimenter un nouvel appareil nommé polyscope, avec lequel on rend transparent l'organisme intérieur des animaux, afin de pouvoir en examiner chacune des parties. Cette découverte remarquable a attiré l'attention des savants.

Une dépêche de Hong-Kong dit que la Chine fait de grands préparatifs de guerre pour disputer à la Russie la possession de certains territoires près des frontières. De plus, elle a adopté envers toutes les puissances étrangères une politique de défiance et une attitude vraiment belliqueuse.

Il paraît que l'on a fait de nombreuses arrestations, en Russie, pendant l'exécution de Modetsky, qui avait essayé d'assassiner le général Mélikoff. De plus, plusieurs employés du ministère de l'Intérieur ont été suspendus de leurs fonctions, et beaucoup d'entre eux sont sous le coup de mandats d'arrestation.

Dauberg, le célèbre ingénieur français, prétend avoir trouvé un moyen facile de transporter de gros vaisseaux à travers les Isthmes. Il se fera bientôt en France une expérience sur un vaisseau de 2,000 tonnes, qu'on élèvera de la Seine sur un chemin à lisse, et qu'on transportera ainsi à un autre point de la rivière.

On mande de Panama qu'une explosion terrible a eu lieu dans une des casernes de Santiago, où on avait installé une fabrique de cartouches. Trente-quatre personnes ont été tuées et une grande partie des casernes ont été détruites. On attribue cet accident à une imprudence des travailleurs.

Le roi d'Espagne passait en voiture, accompagné de sa jeune épouse, dans la rue d'Antocha, lorsqu'ils croisèrent un prêtre qui portait les derniers sacrements à un malade. Leurs Majestés firent arrêter leur carrosse et en descendirent aussitôt; puis, s'agenouillant, elles prièrent le prêtre d'y monter à leur place, et suivirent la voiture à pied aux acclamations de la population. Quel contraste avec ce qui se passe dans d'autres pays!

Une dépêche récente nous donne les chiffres des budgets de la guerre et de la marine de France pour l'année 1881. Celui de la guerre est de 574,000,000 de francs; augmentation sur celui de l'an dernier, 6,500,000. Celui de la marine est de

168,000,000; augmentation sur celui de l'an dernier, 4,500,000.

La France, on le voit, augmente ses armements comme l'Allemagne. En cela elle n'a peut-être pas tort.

Bismarck vient de faire publier que la Russie essaya, l'été dernier, de contracter une alliance avec la France et l'Italie, dans le but de faire la guerre à la Prusse et à l'Autriche, et que c'est ce qui l'a engagé à s'allier à l'Autriche. Cette révélation est tombée comme la foudre dans l'opinion publique. On s'attend à des explications et à des récriminations orageuses qui n'auront pas pour effet de dissiper les dangers qui menacent la paix en Europe.

Dans le courant de l'année 1879, dit le Times de Londres, il y a eu, en Europe, une diminution considérable dans la construction des bâtiments en fer; le nombre des vapeurs de cette catégorie a été de 284 en 1879, contre 388 en 1878, ce qui présente une diminution de 104; quant aux bâtiments à voile, en fer, il n'en a été construit que 25, contre l'année précédente.

La diminution, dans le tonnage des bâtiments à vapeur, a été de 50,347, et pour les bâtiments à voiles de 67,083 sur l'année 1878.

On s'attend, ajoute le Times, à ce que la présente année voit un développement considérable de l'emploi de l'acier dans la construction navale.

Comme conséquence de la misère qui sévit dans la population rurale de l'Irlande, on s'attend à une forte émigration aux Etats-Unis, cette année, à peu près comme celle de 1846 et de 1847.

De 1845 à 1846, l'émigration irlandaise s'accrut de 44,800 à 51,700, et, en 1847, dans le temps où la famine était à son apogée, le flot de l'émigration porta vers l'Amérique 105,500 êtres humains.

Pendant plusieurs années, l'émigration continua à peu près dans la même proportion jusqu'à 1851, où elle atteignit le chiffre de 221,213.

De 1846 à 1854 inclusivement, 1,535,000 irlandais passèrent aux Etats-Unis.

Statistiques curieuses sur les bégues.

La difficulté d'articulation et de prononciation est beaucoup plus grande dans le midi que dans le nord de la France. Au sud d'une ligne qu'on mènerait de Bordeaux à Genève, il y a cent cinquante-trois bégues sur dix mille personnes, tandis qu'au nord de cette ligne il n'y en a que six sur dix mille.

Il y a deux et même trois fois plus de bégues à la campagne que dans les villes sur une population égale.

Mille conscrits sont exemptés chaque année du service militaire à cause du bégaiement.

Sur cent bégues il n'y a que dix à vingt femmes. Donc, les hommes sont beaucoup plus sujets au bégaiement que les femmes, ce qui ne surprendra personne vu l'énorme facilité de s'exprimer de ces dernières.

Les Etats-Unis sont prédestinés entre tous les pays pour fournir à la science médicale des cas de plus en plus merveilleux. Il y a quelques mois, les journaux américains annonçaient avec un sang-froid inexplicable qu'une balle entrant dans la tête d'un individu était, en suivant certains contours humains, venu lui traverser le cœur. Il y a quelques jours, nous avons vu un jeune homme à Paterson vivre une dizaine de jours avec la cervelle coupée par une scie circulaire.

Aujourd'hui c'est un nommé Taylor, de Salina (Utah) dans le pays des Mormons, qui boit, mange, cause raisonnablement et dort de même, avec une balle dans la cervelle. Le docteur qui le soigne dit qu'il n'éprouve même aucune migraine. Nous partageons entièrement l'avis du journal de l'Utah qui parle de ce fait en ajoutant qu'il le trouve vraiment remarquable.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

NAISSANCE

En cette ville, le 13 courant, la dame de M. A. D. La Croix, une fille.

LE SUCRE D'ÉRABLE

Voici les règles à suivre par ceux qui veulent fabriquer le sucre d'érable avec profit. Nous devons ces bons conseils à M. Octave Cuisset :

1o. Ne faites jamais usage de gouttières qui ont goût de sûr ou qui sont exposés à le prendre.

2o. N'employez jamais une personne inexpérimentée pour opérer l'entaillage de vos arbres; vos intérêts l'exigent.

3o. Si vous voulez obtenir la plus grande quantité d'eau possible, il faut percer à environ un pouce de profondeur, non compris l'écorce, et mettre deux gouttières par arbre de taille ordinaire, et quatre pour les arbres très forts, dont deux chaque côté, n'employant dans les deux cas que deux chaudières ou seaux.

4o. Ne posez jamais vos chaudières sur le sol ou sur la neige, mais penchez-les à la gouttière, de manière que le vent ne puisse disperser l'eau qui coule. Ne faites jamais usage de clous.

5o. Echaudez toujours vos chaudrons (ou seaux) avant de vous en servir.

6o. Si vous employez des seaux en bois, peignez-les en dedans et en dehors; cette précaution les empêchera de s'imprégner de sève, ce qui amènerait une acidité contraire au sucre. D'ailleurs, cette peinture ne peut occasionner aucun dommage.

7o. Il est avantageux de couvrir les seaux pour éviter qu'il y tombe de la pluie, de la neige, des insectes, des feuilles, etc., toutes choses qui augmentent les difficultés du travail et sont nuisible à la couleur et au bon goût du sucre.

7o. L'eau doit être évaporée aussitôt que possible, car elle est exposée à s'altérer dès qu'elle est sortie de l'arbre et qu'elle se trouve en contact avec l'air.

9o. La déposition la plus convenable pour l'évaporation est une chaudière à fond plat, divisée transversalement par des cloisons qui servent à contrarier la circulation des jus. Ces cloisons laissent alternativement un passage pour le courant de l'eau qui arrive du côté du foyer et sort du côté opposé à l'état du sirop concentré.

10o. Il est de rigueur d'avoir du bois sec et une bonne bâtisse.

11o. Pour collecter avantageusement le jus, on se sert d'un tonneau fixé sur un traineau approprié. Les chemins sont tenus en bon ordre dans le bois pendant l'hiver afin de faciliter le travail au printemps.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifiera infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable.

Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucre si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très-précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

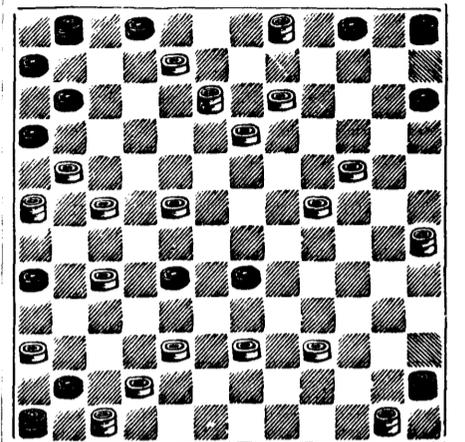
AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 205

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier, L. Sayer. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Batiscan:—Un Amateur.

PROBLÈME No. 207

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield, Mass. NOIRS.



Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 205

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
21 à 53	15 à 17
53 59	65 52
56 49	17 67
63 48	52 50
19 13	7 20
31 25	20 31
43 37	31 55
69 56	50 61
1	7 et gagnent.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 12 mars 1880.	
FARINE	
	\$ c. \$ c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs	2 05 à 2 15
Farine d'avoine	1 80 à 2 00
Farine de blé d'Inde	1 60 à 1 90
Sarrasin	1 60 à 1 85
GRAINS	
Blé par minot	0 00 à 0 00
Pois do	0 80 à 0 90
Orge do	0 00 à 0 00
Avoine par 40 lbs	0 40 à 0 45
Sarrasin par minot	0 50 à 0 55
Mil do	1 00 à 1 05
Lin do	1 50 à 1 60
Blé-d'Inde do	0 00 à 0 80
LAITERIE	
Beurre frais à la livre	0 25 à 0 30
Beurre salé do	0 15 à 0 24
Fromage à la livre	0 14 à 0 16
VOLAILLES	
Dindes (vieux) au couple	2 00 à 2 50
Dindes (jeunes) do	1 30 à 1 50
Oies au couple	1 00 à 1 50
Canards au couple	0 50 à 0 60
Poules do	0 50 à 0 60
Poulets do	0 00 à 0 00
LÉGUMES	
Pommes au baril	1 50 à 2 00
Patates au sac	0 50 à 0 55
Fèves par minot	1 10 à 1 12
Oignons par tresse	0 04 à 0 05
GIBIERS	
Canards (sauvages) par couple	0 40 à 0 50
do noirs par couple	0 00 à 0 60
Pleviers par douzaine	0 00 à 0 00
Bécasses au couple	0 00 à 0 00
Pigeons domestiques au couple	0 20 à 0 25
Perdrix au couple	0 60 à 0 75
Tourtes à a douzaine	0 00 à 0 00
VIANDES	
Boeuf à la livre	0 05 à 0 10
Lard do	0 09 à 0 10
Mouton do	0 08 à 0 10
Agneau do	0 10 à 0 12
Lard frais par 100 livres	6 50 à 7 00
Boeuf par 100 livres	5 50 à 6 00
Lièvres	0 20 à 0 25
DIVERS	
Sucre d'érable à la livre	0 08 à 0 10
Sirop d'érable au gallon	2 80 à 0 90
Miel à la livre	0 08 à 0 10
Ceufs frais à la douzaine	9 13 à 0 15
Haddock à la livre	0 05 à 0 06
Saindoux par livre	0 08 à 0 10
Peaux à la livre	0 00 à 0 05

Marché aux Bestiaux

Boeuf, 1re qualité, par 100 lbs	\$ 33 00 à 4 00
Boeuf, 2me qualité	2 75 à 3 75
Vaches à lait	15 00 à 25 00
Vaches extra	25 00 à 40 00
Veaux, 1re qualité	4 00 à 5 00
Veaux, 2me qualité	2 00 à 3 00
Veaux, 3me qualité	1 00 à 2 00
Moutons, 1re qualité	5 00 à 6 00
Moutons, 2me qualité	4 00 à 5 00
Agneaux, 1re qualité	2 75 à 3 00
Agneaux, 2me qualité	2 00 à 2 50
Cochons, 1re qualité	5 50 à 6 00
Cochons, 2me qualité	4 50 à 5 00
Foin, 1re qualité, par 100 boîtes	\$ 7 00 8 00
Foin, 2e qualité	5 00 à 6 00
Paille, 1re qualité	5 00 à 6 00
Paille, 2me qualité	3 00 à 4 00

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 18 mars 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOURÉUX, 589, rue St-Catherine.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions Interes du problème No. 203: MM. M. Landy, New-York; N. P. Sorel; X. Beaujeu, Berthier; H. Lupien, V. Gagnon, Québec; Un amateur, Terrebonne; A. C. St-Jean; M. Toupin, F. Dugas, J. W. Shaw, S. Lafrenais, Montréal; Un ami des Échecs, Ottawa; L. O. P., Sherbrooke; Trifluvien, Trois-Rivières.

MM. Barnes et Delmar sont encore aux prises; la première rencontre a eu lieu mardi, le 2 courant; Mr Delmar a gagné la première partie. Nous apprenons que Mr Delmar a remporté une deuxième victoire depuis cette date.

Nous apprenons qu'une partie d'échecs, dans le tournoi par correspondance d'Hamilton, vient d'être terminée. Mr le Dr Ryall a résigné en faveur de Mr T. H. Forster, Lansing, Mich. E. U. Mr Ryall avait donné dans un piège tendu habilement, et perdu la Dame.

TOURNOI PAR CORRESPONDANCE DE M. SHAW.

La position des joueurs était la suivante, au 6 mars 1880:

Table with 3 columns: JOUEURS, PARTIES JOUÉES, GAGNÉES. Lists names like W. H. Hicks, John Henderson, A. Saunders, etc.

AFFAIRE GRUNDY-WARE.

(Du Turf, Field & Farm.)

"Mr Grundy n'a pas cessé d'opposer une négation formelle à la déposition de M. Ware, qui expose au grand jour le marché conclu entre eux, dans le but de faire une remise de leur deuxième partie, et a prétendu que toute cette affaire n'était qu'une intrigue des amis de Mackenzie, pour paralyser ses forces, au tournoi final. Mr Grundy a maintenu ces prétentions jusqu'au 13 février, jour auquel il obtint le 2e prix du tournoi. Le deuxième jour de mars, Mr Grundy fut informé que des mesures seraient prises pour assurer son expulsion du "Manhattan Chess Club"; ce même jour, Mr Grundy eut avec nous un long entretien, et protesta solennellement de son innocence; nous avions en notre possession des preuves certaines; néanmoins, Mr Grundy fit sur nous une impression favorable, tant il mit de chaleur dans sa défense. Le 3 mars, Mr Grundy reçut du comité de direction le montant d'argent alloué pour le deuxième prix, et, dans l'après-midi du 4 mars il vint nous rendre visite à notre bureau privé, rue Broadway. Mr Grundy nous informa que le but de sa visite était de faire une déclaration, qu'il n'était pas dans cette affaire, et qu'il ne pouvait reprocher qu'il avait voulu le faire par force, et il admit alors les accusations portées par Ware. Mr Grundy, centré pour sa conduite, avoua qu'avant de jouer sa partie avec Mr Ryan, il avait offert à ce monsieur une somme d'argent pour s'assurer le gain de la partie, mais que son offre avait été rejetée. Mr Grundy dit qu'à ce moment-là seulement il comprit la gravité de la faute commise. Il nous expliqua comment son expulsion du M. C. C. lui causerait du tort dans son avenir commercial et lui ferait perdre l'estime de quelques personnes actuellement de passage à New-York, et avec lesquelles il se proposait de se rendre au Colorado; il nous annonça son intention de renoncer au monde des échecs, aux yeux duquel il s'était déshonoré, et d'attendre l'effacement de faire des économies pour verser dans la caisse du prochain tournoi de 1883 le montant du prix qu'il avait reçu. Mr Grundy nous pria de vouloir bien examiner si dans les circonstances actuelles, nous trouvions nécessaire de pousser l'affaire jusqu'au bout, et finalement s'est reposé sur notre bienveillance pour le choix de la ligne de conduite que nous jugerions la plus convenable à tenir. Nous ne nous sommes pas convenus si nous avons bien ou mal agi; mais son repentir était si sincère, et son infortune si grande, que nous l'avons assuré que nous ne ferions rien qui fut de nature à le déshonorer ou à nuire à ses affaires, pourvu qu'il renonçât au monde des échecs jusqu'au moment où il pourrait mettre ses projets à exécution, et reconquérir ainsi l'estime des gens d'honneur. Mr Grundy nous remit ensuite sa lettre de résignation comme membre du M. C. C. Telle fut la fin de cette entrevue qui dura pendant une heure.

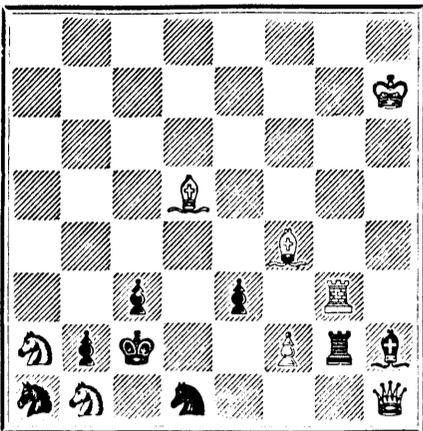
"Nous n'aurions jamais publié ces aveux de Mr Grundy, si sa conduite subséquente n'eût pas été inconvenante. Mr Grundy est allé voir les quelques membres du M. C. C. qui avaient encore confiance en lui, et, par leur entremise, fit chequer le fruit qu'il avait eu d'offrir sa résignation, le comité de régie du tournoi, e. faisant une condition essentielle du paiement du 2e prix; ces messieurs, confiants dans son innocence, prirent la défense de Mr Grundy, et, lorsque sa lettre de résignation fut lue à l'assemblée des directeurs du M. C. C., il fut présenté de la part de quelques membres une résolution exprimant les regrets que causait le départ de Mr Grundy.

"Il est inutile de rapporter tous les faits qui, dans notre opinion, nous justifient de donner au public tous ces renseignements. Mr Grundy, loin de renoncer au monde des échecs, pose comme joueur de renom, et se laisse recevoir comme un lorie honorable par les membres des cercles d'échecs de ce pays et du Canada; ceci est une raison assez forte pour nous engager à faire connaître la vérité. Par justice pour nous, et pour répondre à un de nos confrères de l'Ouest, qui nous accusait d'obéir à un sentiment de haine personnelle, nous saisissons l'occasion de dire que, depuis la venue de Mr Grundy en ce pays, jusqu'au moment de sa faute, ce monsieur n'a pas eu d'ami plus dévoué que l'auteur de cette lettre, et cet amitié s'est manifestée en plus d'une occasion d'une manière pratique.

"M. ALLEN."

NOTE ÉDIT.—N'aurait-il pas été prudent de faire donner par écrit la confession de M. Grundy, comme on l'a fait pour la déposition de M. Ware?

PROBLÈME No. 207. Composé par Mr ÉMILE PRADIGNAT, France. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

Solution du problème No. 203.

- Blancs. Noirs. 1 D 5e CR 1 R pr T 2 D 5e D, mat.

Solution du problème No. 204.

- Blancs. Noirs. 1 D 2e FD 1 P 6e D (A) 2 D 3e F, échec 2 P 5e D 3 D 5e T, échec 3 P 4e D 4 D 7e F, mat.

(A)

- 1 P 6e F (B) 2 D 2e T, échec 2 P 5e F 3 D 5e T, échec 3 P 4e F 4 D 8e T, mat.

(B)

- 1 P 6e R 2 C 3e D, échec 2 R 5e R 3 C 5e F, échec déc. 3 R 6e F 4 D 2e C, mat. 3 R 4e R 4 C 7e D, mat.

APPLICATION sera faite à la Législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour un Acte incorporant une compagnie de placements, sous le nom de The Montreal Investment Trust. Montréal, 20 janvier 1880.

CANADA. Prov. de Québec. District de Montréal. Cour Supérieure

Dame Marie Desautels, de la Cité et du district de Montréal, épouse commune en bien de Joseph G. Lamontagne, commerçant, du même lieu et y faisant ci-devant affaire sous la raison commerciale de J. W. Lamontagne, Demanderesse. Ex. le dit Joseph G. Lamontagne, commerçant, du même lieu, y faisant ci-devant affaire comme tel sous la raison commerciale de J. W. Lamontagne, Défendeur. Une action en séparation de bien a été instituée en cette cause le vingt-cinquième jour de février 1880.

L. FORGET, Avocat de la Demanderesse.



Chemin de Fer du Pacifique

Des soumissions pour une seconde section de 100 milles, à l'Ouest de la Rivière Rouge, seront reçues par le soussigné jusqu'à LUNDI, le 21 mars prochain.

La section s'étendra depuis l'extrémité du 48ème contrat—pris de la limite Ouest de Manitoba—jusqu'à un point du côté Ouest de la vallée de la rivière à la Queue d'Oiseau. Les soumissions doivent être faites sur des formules imprimées que l'on peut se procurer avec toutes autres informations aux bureaux de l'ingénieur du chemin de fer du Pacifique, à Ottawa et à Winnipeg, le et après le PREMIER jour de MARS prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et Canaux, Ottawa, 11 février 1880.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives. 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le 16e arrement. 20 wagons de seconde classe. 3 wagons d'express ou de bagage. 3 wagons de poste et wagons fumoirs. 240 wagons de fret couverts. 101 wagons de fret découverts. 2 charrettes pour le déblayage de la voie. 2 charrettes à neige. 2 charrettes en saillie. 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba.

En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soussigné recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUILLET prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

- 1e Dragées anti-goutteuses et anti-rhumatismales du Dr Thomsson. 2e Pilules préventives de la goutte et des rhumatismes du Dr Laville. 3e Liqueurs curative de la goutte et des rhumatismes du Dr Laville. 4e Pilules de Salicylate de Soude pour les rhumatismes aigus et chroniques. 5e Elixir de Salicylate de Lithine contre la goutte, la gravelle, les rhumatismes.

Le pauvre malade n'aura donc que l'embarras du choix, car tous ces remèdes sont d'une égale efficacité, ils ne varient que sous le rapport de la forme de dragées, pilules, liqueur ou élixir. En vente chez les agents à Montréal.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à SHERMAN & COE., Marshall, Mich.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes écuries et remises. P. RIVARD, gérant.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

Si vous êtes un homme d'affaires accablé par le travail, évitez les stimulants et prenez les AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes un homme de lettres, faisant de longues veilles, pour remettre votre esprit de ses fatigues, prenez les AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes jeune, souffrant des effets de la dissipation, prenez les AMERS DE HOUBLON.

Qui que vous soyez, où vous soyez, lorsque vous sentirez le besoin de régler ou stimuler votre système, sans vous enivrer prenez les AMERS DE HOUBLON.

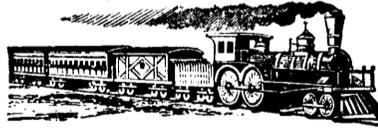
Avez-vous la Dispepsie, l'Acidité du Foie, l'Estomac, l'Intestus, Sang, Foie ou Nerfs? Vous serez guéri si vous prenez les AMERS DE HOUBLON.

Si vous avez des Maux de Têtes, Faiblesse, essayez-les! Achetez-les! Votre pharmacien vous les a. Ils peuvent sauver votre vie. Ils ont sauvé la vie à des centaines.

Le Remède de Houblon pour la Toux est le plus agréable, le plus sûr et le meilleur. Demandez-le aux enfants. Le Cousinnet de Houblon pour la Poitrine, le Foie et les Reins, est supérieur à tout autre. Il guérit par l'absorption. Il est parfait. Donnez-le chez les droguistes. C'est aussi un remède certain contre l'ivrognerie, l'usage de l'opium, du tabac et de tous narcotiques.

Le tout en vente chez tous les droguistes. Compagnie des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y. En vente chez

LYMAN, FILS & Cie., Montréal. H. S. EVANS & Cie., H. HASWELL & Cie.,



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit:

- Train Express pour Hull à 9.30 et 4.30 A.M. P.M. Arrivant à Hull à 2.00 P.M. et 9.00 " à Aylmer à 2.25 p.m. et 9.35 A.M. P.M.

- Train Express de Aylmer à 8.15 et 3.35 Train Express de Hull à 9.20 et 4.30 Arrivant à Hochelega à 1.50 P.M. et 8.50 Train pour St-Jérôme à 5.00 P.M. Train de St-Jérôme à 7.00 A.M.

Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard. Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes. STARNES, LEVE & ALDEN, Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. C. A. SCOTT, Surintendant-Général. Montréal, 22 janvier 1880.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florissantes avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes NAS-SAU, Nassau, N.-Y.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epicier respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 34 pages orné de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ-GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)